
5



…RIE FRANÇAISE

ALPES-MARITIMES

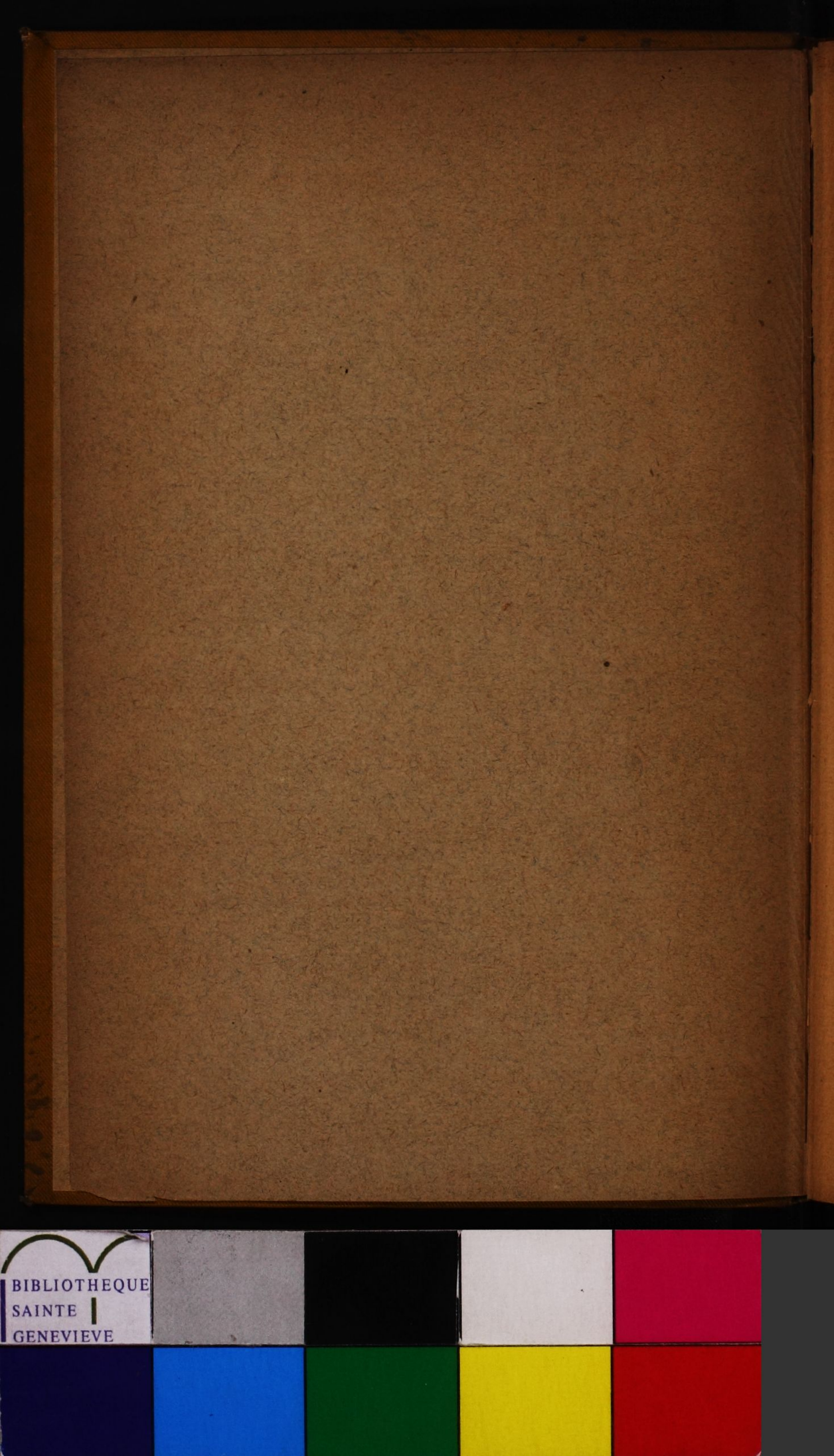
PAR

É. CHANAL

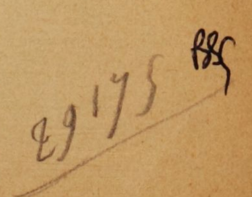
PARIS

CUREL, COUGIS & Cie


BIBLIOTHEQUE SAINTE-GENEVIEVE
D 910 01025034 1


BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

ALPES-MARITIMES



Galerie Française

PUBLIÉE AVEC LA COLLABORATION DE :

Recteurs, Inspecteurs généraux de l'Université, Inspecteurs d'académie, Inspecteurs primaires, Doyens de Facultés des lettres, Professeurs agrégés des lycées et collèges, Publicistes, etc., etc.

Mettre dans les mains de nos écoliers français un livre de lecture qui fasse revivre à leurs yeux et grave dans leur esprit, le passé historique de la terre natale avec son cortège d'illustrations et de célébrités, tel est le but de la « Galerie Française ».

Divisée en quatre-vingt-six volumes — un par département — cette Galerie est, au premier chef, une œuvre de patriotisme et constitue un précieux instrument d'éducation civique : elle élargit heureusement, dans le sens local, jusqu'à ce jour un peu négligé, le champ des connaissances historiques de l'écolier; elle impose à l'esprit de ce dernier le souvenir des gloires ou des mérites d'hommes qui sont nés du même sol que lui et ont immortalisé ce berceau commun, et, réchauffant par là son culte pour la terre de la Patrie, elle exploite noblement, pour la plus pure édification de la Jeunesse, le grand héritage de nos pères, si riche en glorieux exemples, si prodigue de fières leçons.

La rédaction des quatre-vingt-six livres qui composent la « Galerie Française » a été demandée aux plumes les plus autorisées; il suffira de citer quelques noms : MM. Régis Artaud, inspecteur d'académie, chef du Cabinet de M. le Ministre de l'Intérieur, président du Conseil; Compayré, recteur de l'Académie de Poitiers; Causeret, inspecteur d'académie, docteur ès-lettres; Chanal, inspecteur d'académie; Delange, professeur à la Faculté de Montpellier; Adrien Dupuy, professeur agrégé au lycée Lakanal; A. Durand, secrétaire de l'Académie de Paris; Duplan, inspecteur général de l'Université; E. des Essarts, doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand; Flourens, ancien ministre des Affaires étrangères; Guillon, agrégé d'histoire, docteur ès-lettres; Martel, inspecteur général de l'Université; Métivier, inspecteur général honoraire; Fleury-Ravarin, Conseiller d'Etat; Riquet, professeur à l'Ecole alsacienne; A. Theuriet, lauréat de l'Académie française; Sevin-Desplaces, conservateur à la Bibliothèque Nationale; Tranchau, ancien proviseur du lycée d'Orléans; Léo Claretie, Francis Rhoda, etc., etc.

Chacun des livres de la « Galerie Française » forme un in-18 jésus, tiré sur beau papier, illustré de portraits gravés sur bois et cartonné avec titre spécial.

Prix du volume : 1 fr. 20.

GALERIE FRANÇAISE

ALPES-MARITIMES

PAR

ÉDOUARD CHANAL

AGRÉGÉ DES LETTRES, INSPECTEUR D'ACADÉMIE



PARIS

CURJEL, GOUGIS & C[ie]

ÉDITEURS

3 et 5, place de Valois

LE PAYS ET LES GENS

De la tour du phare établi sur le point le plus élevé du promontoire de la Garoupe, au sud de la ville d'Antibes, on embrasse du regard toute l'étendue du département avec les chaînes de montagne qui l'enserrent, et qui sont, à l'ouest, les belles croupes de l'*Estérel*, à l'est et au nord, les hauts sommets des *Alpes Maritimes*. L'Estérel appartient presque en entier au département du Var; la ligne de faîte des Alpes, à l'est, se trouve en territoire italien. Le département des Alpes-Maritimes est formé de la plus grande partie de l'ancien *Comté de Nice* qui a fait retour à la France en 1860, et de l'arrondissement de Grasse, détaché à la même époque du département du Var. Au total, il n'a que 3.839 kilomètres carrés : c'est un des plus petits départements de France, mais c'est l'un des plus beaux.

La douceur du climat et l'agrément du séjour font de la zone du littoral la principale station hivernale de l'Europe : Nice, Cannes et Menton attirent en foule les malades et les riches désœuvrés des deux mondes. Les artistes et les amateurs des beaux spectacles naturels n'y trouvent pas moins leur compte. On rencontrerait difficilement, par exemple, un horizon mieux fait pour le plaisir des yeux que celui du promontoire de la Garoupe, qu'on peut considérer comme le *belvédère* par excellence des Alpes Mari-

times ; il réunit toutes les attractions et tous les contrastes, la mer, l'île et la montagne, les cités et les déserts, le printemps perpétuel des rivages et, au loin, les neiges perpétuelles des Alpes, la riante verdure des premiers plans et l'aridité des grandes masses rocheuses qui s'élèvent au delà, les amples contours des golfes et la variété des lignes ou gracieuses ou sévères des promontoires. La route de la Corniche, entre Nice et Menton, est aussi justement célèbre par la succession des tableaux superbes qu'elle offre à l'admiration du voyageur.

Tous les cours d'eau d'une région si montagneuse, traversent des gorges qui rappellent celles de la Suisse et de la Savoie. A la limite occidentale du département coule la *Siagne* dont les berges, revêtues d'une riche végétation, s'élèvent jusqu'à trois cents mètres au-dessus de son lit; les gorges abruptes du *Loup*, dont le bassin est limitrophe de celui de la Siagne, sont d'un pittoresque encore plus imposant; les bords de la petite *Cagnes* que l'on rencontre ensuite, ont également leur beauté sauvage. Le Var, torrent considérable de 135 kilomètres de cours, et ses principaux affluents, la Tinée, la Vésubie, l'Estéron, ne sont pas moins profondément encaissés à certains endroits, comme aussi la *Roya*, qui coupe la pointe occidentale du département sur une longueur de 18 kilomètres environ, mais qui a sa source et son embouchure en Italie. Ce qu'il convient de noter en première ligne parmi ces sortes de curiosités, c'est la *clus* du *Cians*, la plus longue, la plus étranglée et la plus effrayante des gorges des Alpes-Maritimes, et surtout la clus du Var, entre Daluis et Guillaumes, trop peu vantée encore et trop peu visitée, où, sous

un si beau ciel, le jeu de la lumière, parmi les escarpements d'immenses rochers d'un rouge éclatant, égayés par des touffes d'arbres, produit des effets pittoresques d'une véritable magnificence. Nous ne pouvons faire moins que de mentionner le Paillon qui passe à Nice, où l'on vient de couvrir la partie inférieure de son cours pour le grand avantage de la belle cité, fleuve unique, au dire des mauvais plaisants, dont le large lit sert surtout aux lavandières pour sécher leur linge.

Le littoral, depuis le promontoire de la Napoule jusqu'à la frontière d'Italie, au pont *Saint-Louis*, sur une longueur d'environ 90 kilomètres, n'est qu'une longue suite presque ininterrompue de maisons de plaisance d'une rare somptuosité, et de jardins où croissent en pleine terre les plantes des climats chauds. C'est, par excellence, le pays des fleurs, dont on fait un grand commerce, soit pour les distiller, comme à Grasse ou à Vallauris, soit pour les expédier en hiver dans toutes les capitales européennes : les fleurs de Nice sont universellement connues.

Le littoral n'est point terre française sur toute sa longueur : il est coupé par l'enclave de la *Principauté de Monaco* qui s'étend au-dessous des communes de la Turbie et de Roquebrune, sur 3.500 mètres de rivages et sur une largeur moyenne de quelques centaines de mètres seulement. La population trop dense de la principauté commence à déborder, en quelque sorte, sur les deux communes contiguës. Monaco est un lieu de plaisance d'un genre particulier et qui attire une clientèle toute spéciale.

Près des quatre cinquièmes de la population totale du département, sont pressés sur l'étroite bande du

littoral. Ce n'est pas que la partie montagneuse soit précisément infertile. Si les versants tournés vers le midi sont ravinés et dénudés par l'action plus directe des orages, la verdure et même les belles forêts ne manquent pas dans les endroits mieux abrités. La vallée de la Vésubie, notamment, est tout entière couverte d'une riche végétation. Mais, en général, le contraste est saisissant entre l'opulence extrême de la région méditerranéenne et l'aspect arriéré des villages de montagne, qui tendent, il est vrai, à s'embellir un peu partout.

Y a-t-il une différence appréciable de caractère entre les populations de l'un et de l'autre côté du Var, c'est-à-dire entre les annexés du comté de Nice et ceux qui sont entrés plusieurs siècles auparavant dans la grande famille française? — La question, à distance, peut paraître intéressante, mais elle n'existe plus pour qui a étudié sérieusement le pays et ne se laisse pas prendre aux apparences, ni duper par des assertions intéressées. Le comté de Nice est un prolongement de la Provence, ses habitants ont, à bien peu de chose près, la même origine que ceux de la Provence, ils parlent un dialecte essentiellement provençal (1), ils sont réellement des Provençaux, ainsi que l'a reconnu dela façon la plus catégorique le grand ministre Cavour, au parlement de Turin, lors de l'annexion de 1860. Seulement, ils sont les plus

1. C'est ce qu'a démontré le savant M. A. L. Sardou. Comme autre preuve à l'appui, nous avons sous les yeux le travail très intéressant d'un instituteur niçois, M. A. F., qui a noté scrupuleusement tous les mots patois constituant le vocabulaire usuel de ses jeunes compatriotes; sur 1.029 mots, 913 sont provençaux, 45 italiens, 99 français ou étrangers, 2 d'origine inconnue.

sages des Provençaux. Rien ne frappe, en effet, l'étranger attiré à Nice par les étourdissantes réjouissances du carnaval niçois, autant que l'attitude de la foule qui sait se mouvoir sans bousculades, que la franche et inoffensive gaieté des *batailles* traditionnelles qui ne dégénèrent pas en rixes, que l'absence de cris malsonnants et de bandes avinées qui ailleurs viendraient mettre en déroute les spectateurs délicats. Bien plus, au temps même des grandes fièvres électorales, on voit des réunions publiques de plusieurs milliers de personnes s'achever sans que l'enthousiasme des assistants soit occasion de désordre et sans que la voix des orateurs soit étouffée par de bruyantes contradictions : le bon goût qui tient sans doute au sens artistique d'une race bien douée, la préserve habituellement de certains excès.

L'annexion du comté de Nice, qui avait surpris tout d'abord lorsqu'elle fut soumise au vote populaire, a été acceptée de très grand cœur par les uns, de très bonne grâce par les autres, et elle n'a causé que des regrets individuels, fort respectables d'ailleurs, chez ceux qui avaient leurs principales attaches en Italie. Le gouvernement sarde s'était fait aimer des Niçois qui en ont gardé le meilleur souvenir; mais ils avaient tant d'affinité avec la France que l'assimilation a été aussi rapide que facile. Lors de la grande épreuve de 1870, les contingents des Alpes-Maritimes ont noblement rempli leur devoir: que la patrie française soit de nouveau en danger, ils seront à la hauteur de tous les sacrifices.

---

1. — SOLDATS ET MARINS

Catherine Ségurane (XVIe siècle).

Le nom de Catherine Ségurane qui a été donné à la rue longeant le château de Nice, à l'Est, est celui d'une héroïne justement populaire. On l'a surnommée la Jeanne Hachette niçoise, non sans raison, car elle renouvela, en 1543, l'exemple donné par Jeanne Fourquet, dite Hachette, laquelle, lors du siège de Beauvais, en 1472, avait arraché des mains d'un porte-étendard bourguignon une bannière qu'il plantait sur la muraille déjà escaladée par les assaillants.

Nice appartenait alors au duc de Savoie, allié de l'Empereur d'Allemagne, Charles-Quint, qui était en guerre avec le roi de France, François Ier. Celui-ci, de son côté, avait fait alliance avec le sultan des Turcs Soliman II, dont la flotte commandée par le corsaire Barberousse, assiégeait Nice de concert avec une armée française grossie d'un contigent de soldats toscans. La garnison qui défendait Nice avait à sa tête un vaillant capitaine, le Savoyard Odinet de Montfort, et elle fit une vigoureuse résistance; mais, après un siège en règle, le canon ennemi avait fait brèche à deux endroits dans les remparts du château : l'assaut fut donné à la fois par les Turcs, les Toscans et les Français. Les défenseurs, à bout de force, sous le choc d'une telle masse d'assaillants, commençaient à lâcher pied et déjà l'étendard surmonté du croissant flottait sur la brèche.

« C'en était fait de la ville infortunée, dit le biographe niçois, J.-B. Toselli, si le Ciel n'eût suscité l'héroïque courage d'une femme du peuple, Catherine Ségurane ! Cette héroïne accourut à la tête de quelques citoyens déterminés, et, ralliant les fuyards du geste et de la voix, parvint à rétablir le combat. Elle profite de la première stupeur de l'ennemi, s'élance jusqu'au bord du parapet, renverse d'un coup de massue l'enseigne turc qui tenait le drapeau, saisit cet étendard de ses mains ensanglantées et, criant : *Victoire, victoire!* achève de ramener parmi les siens le courage, l'espoir et la confiance; à cette vue, les janissaires, saisis de terreur, abandonnent la brèche, se précipitent pêle-mêle dans les fossés, et entraînent dans leur déroute la compagnie Strozzi et les volontaires de Provence; cet échec décide la flotte turco-française à cesser les hostilités et à prendre le large. C'est ainsi que Nice dut au courage d'une femme d'échapper au plus grand danger qu'elle eût jamais couru. »

Catherine Ségurane, fille de pêcheurs, était elle-même une simple marchande de poissons; sa fin fut aussi obscure que sa naissance : elle n'eut que son heure de célébrité; mais les artistes niçois, poètes, peintres, sculpteurs, musiciens, ont rivalisé pieusement à qui éterniserait le souvenir de l'héroïne plébéienne (1).

1. Il y a une part de légende dans ce qu'on raconte de Catherine Ségurane; aussi les narrateurs sont-ils loin d'être d'accord sur les détails. Quelques-uns font d'elle une lavandière qui se serait servie de son battoir pour assommer les infidèles. On la surnommait, dit-on, la *maufacia*, c'est-à-dire le *laideron*. Or, cette appellation, d'après des écrivains niçois, ne s'appliquerait pas à sa personne, mais à un méchant buste qu'on donnait pour son image. Qui croire? Soyons du moins d'accord pour honorer l'héroïne.

Joseph-Gaspard Corporandi d'Auvare (1722-1804).

Ce représentant d'une famille de vaillants soldats, né à La Croix, entra en 1745 comme volontaire dans le corps du génie français, se signala maintes fois par sa brillante conduite dans des sièges ou des batailles, et conquit, sous la monarchie, tous ses grades jusqu'à celui de maréchal de camp (général de brigade). Il était en retraite, lorsque, en 1793, la République fit appel à son patriotisme, et il reprit du service à 71 ans comme général de division à l'armée des Pyrénées. Il contribua puissamment au succès de cette campagne, notamment à la prise de la place espagnole de *Figuieras* (1794) qui obligea notre ennemi du Sud-Ouest à se retirer de la coalition des puissances monarchiques contre la République française.

André Masséna (1758-1817).

Masséna, né à Nice et fils d'un marchand de vin originaire de Levens, successivement mousse, simple soldat dans un régiment français, le Royal-Italien, sergent instructeur modèle, et seulement adjudant sous-officier en 1789, à trente et un ans, puis quelques années plus tard général en chef, maréchal de France, duc de Rivoli, prince d'Essling, fut dans toute la force du terme, le fils de ses œuvres : après Napoléon Bonaparte il est le plus illustre des hommes de guerre de la Révolution et de l'Empire. Napoléon lui-même écrivait, en 1809, à son beau-fils, le prince Eugène, vice-roi d'Italie, peu disposé, paraît-il, à reconnaître cette supériorité : « Masséna a des talents militaires devant lesquels il faut se prosterner. »

La statue de Masséna s'élève à Nice au milieu du

square Masséna, non loin de la place Masséna, du quai Masséna, de la rue Masséna, au cœur de la ville: le culte dont la mémoire du grand Niçois est l'objet de la part de ses compatriotes ne les honore pas moins que lui.

L'existence de Masséna est trop remplie d'événements considérables pour que nous ayons le loisir de nous arrêter à ses obscurs débuts. Malgré sa vive intelligence qui suppléait à un défaut de culture première, et l'estime que méritait sa conduite exemplaire, Masséna, après quatorze ans de service, désespérant de conquérir le grade d'officier, pour vice de roture, démissionna et rentra à Nice, pour se marier quelque temps après à Antibes, où la formidable secousse de la Révolution française vint le surprendre et réveiller ses ambitions militaires assoupies. Enthousiaste des idées nouvelles et plein de foi dans l'avenir, il reprit du service à la première occasion, et quand les soldats furent appelés à élire leurs chefs, pour remplir les cadres vidés par l'émigration, le deuxième bataillon des volontaires nationaux du Var le choisit pour adjudant-major, et, le 1er Août 1792, pour chef de bataillon.

Cependant, au début des hostilités dans les Alpes, comme Masséna, atteint de fièvres persistantes, avait dû abandonner à des sous-ordres le soin d'instruire son bataillon, celui-ci produisit une si mauvaise impression sur le général de Barral qui l'inspectait, qu'il le jugea hors d'état d'être envoyé à la frontière : il n'était pas jusqu'à la mine souffreteuse du chef de bataillon qui ne semblât peu faite pour lui inspirer confiance.

« Lorsque M. de Barral, raconte Toselli, vit cet offi-

cier pâle et défait, enveloppé de son manteau, la tête empaquetée, marcher à la suite, il l'engagea fortement à se retirer. Mais ses instances furent vaines : Masséna voulut rester et resta. L'officier, qui commandait en second le bataillon de Masséna, fait alors exécuter le maniement des armes; mais, après avoir vainement essayé d'aligner sa troupe, il veut lui faire opérer quelques manœuvres. Alors le désordre s'accroît; ses commandements, mal faits, sont mal exécutés; les pelotons s'entre-choquent.

— « C'est assez, dit le général de Barral. Ce bataillon ne partira pas. »

« Masséna, dont la physionomie s'était animée par degrés, jette, de fureur, le bonnet qui couvrait sa tête, se débarrasse de son manteau, et, tirant son épée :

— « Général, dit-il, permettez que je commande mon bataillon. »

« Puis, se retournant vers la troupe en désordre, il lui commande l'alignement. Soudain, à cette voix, les rangs se serrent, l'immobilité succède; l'âme du héros a passé dans tous ses soldats : maniement des armes, évolutions, tout est exécuté avec la plus grande précision. Ce fut dans ce moment qu'entraîné par un mouvement d'enthousiasme, produit par l'ascendant de cet homme, dans lequel il pressentait déjà le héros, le général de Barral lui dit, en lui prenant la main :

— « Masséna, vous viendrez avec nous. Ce n'est pas votre bataillon que j'emmène, c'est vous. »

Masséna était jugé; il le fut bien mieux sur le champ de bataille, car la République eut bientôt réparé à son endroit les torts de la monarchie : le 22

août 1793 elle le faisait général de brigade et, quatre mois plus tard, général de division.— Il nous est impossible de rapporter tous les faits d'armes qui ont marqué la carrière de Masséna; la simple énumération en paraîtrait interminable ; force nous sera donc de nous en tenir aux principaux.

Campagne d'Italie. — Après une série d'opérations et de combats heureux dans les Alpes-Maritimes et le long du littoral, — notamment la prise de la forteresse de *Saorge* où il s'empara de soixante canons, — Masséna suggéra et fit adopter au général en chef Schérer le plan de la bataille de *Loano*, « une des plus désastreuses pour les coalisés, dit l'historien Thiers, et l'une des mieux conduites par les Français », puis, « avec la vigueur et l'audace qui le signalaient dans toutes les occasions », il surprit, pour sa part, la droite de l'armée autrichienne, la délogea de ses positions, la mit en déroute, et, secondant ainsi puissamment l'effort des autres généraux sur le reste de la ligne de bataille, fut le principal artisan de la victoire.

Mais son rôle allait être bien plus brillant encore l'année suivante sous les ordres du général Bonaparte : dans cette triomphante campagne d'Italie qui forme une des pages les plus radieuses de nos fastes militaires, Masséna est inséparable de Bonaparte ; les noms des victoires sœurs de *Castiglione*, *Arcole*, *Rivoli*, *La Favorite*, et tant d'autres, ne sont pas plus glorieusement associés au nom du général en chef qu'à celui de son principal lieutenant.

« En dix mois, écrit Thiers, outre l'armée piémontaise, trois armées formidables, trois fois renforcées, avaient été détruites par une armée qui, forte de

trente et quelques mille hommes à l'entrée en campagne, n'en avait guère reçu que vingt pour réparer ses pertes. Ainsi, cinquante mille Français avaient battu plus de deux cent mille Autrichiens, en avaient pris plus de vingt mille; ils avaient livré douze batailles rangées, plus de soixante combats, passé plusieurs fleuves, en bravant les flots et les ennemis. »

On ne saurait trop répéter que ces merveilleux succès furent pour une très grande part l'ouvrage de Masséna et que, dans mainte rencontre, ce furent ou la rapidité des mouvements de l'infatigable infanterie qu'il entraînait, ou ses *illuminations soudaines*, suivant une expression de Bossuet, sur le champ de bataille, qui décidèrent du sort de la journée. L'historien Michelet n'hésita pas à reporter sur lui de préférence l'honneur de la campagne dont Bonaparte sut garder pour lui le bénéfice. Voici ce que nous lisons dans un de ses chapitres intitulé : *Les six victoires de Masséna*:

« Masséna, en un mois, dans un petit espace, avait fait des centaines de lieues et gagné six batailles, sans compter les terribles petits combats livrés le long des fleuves, des précipices. Dans le long filet du Tyrol, où Bonaparte s'était mis, il lui ouvrit l'issue à Trente et à Roveredo. A Bassano où Wurmser l'attendait, Masséna fut le matador qui jeta bas le taureau. » Enfin, quand Wurmser livra sans autre espoir le combat de Saint-Georges (ou de *La Favorite*), ce fut encore Masséna qui lui enfonça le couteau.

« Dès lors, l'heureux Bonaparte, pendant trois mois put aller et venir au centre de l'Italie. Qui lui

avait donné ces trois mois ? Incontestablement, les grands succès de Masséna.

« On le sentait bien à Paris, dans l'armée. En admirant le génie de Bonaparte et lisant ses belles proclamations, on tenait compte aussi du muet héroïque qui, sans parler, faisait tant de sa main ! A Paris, à l'armée, on chantait à tue-tête le couplet si connu : *Enfant chéri de la victoire !...* »

S'il est vrai qu'il fit ombrage à Bonaparte, comme le veut Michelet, Masséna n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Le *muet héroïque* était un soldat et n'était que cela : il aimait la guerre comme son élément, plus jaloux de multiplier les prouesses que de les entendre répéter par les échos de la renommée.

Zurich. — Quelque glorieuse pourtant qu'ait été la participation de Masséna aux triomphes de l'armée d'Italie, il y a dans sa carrière militaire un souvenir plus grandiose : il lui fut donné de justifier son surnom d'*enfant chéri de la victoire*, dans un moment où la France eût été envahie si Masséna n'avait vaincu.

Pendant que Bonaparte, préoccupé de faire échec aux Anglais, avait transporté en Egypte l'élite de nos soldats et plusieurs de nos meilleurs généraux, les hostilités avaient recommencé avec les puissances continentales, et la France s'était subitement retrouvée en présence d'une coalition : la fortune des armes lui ayant été contraire en Italie avec Schérer et Joubert ainsi qu'avec Jourdan sur le haut Danube, il ne lui restait plus d'espoir qu'en Masséna qui se vit chargé du triple commandement des armées d'Helvétie, du Danube et du Rhin. Il avait en face de lui, à Zurich, une armée autrichienne et une armée russe, et il savait que le redoutable Souvarow, avec une troi-

sième armée, accourait à marches forcées d'Italie.

Il sut prendre, dans le plus grand secret, des dispositions qui, au dire de Thiers, « ont fait l'admiration de tous les critiques » : après une bataille acharnée de deux jours, le 25 et le 26 septembre 1799, il infligea une défaite complète à l'armée russe, lui mettant 8.000 hommes hors de combat, et lui prenant 5.000 prisonniers, 100 pièces de canon, tout son bagage et son trésor, dans le même moment, son lieutenant Soult, fidèle à ses instructions, dispersait l'armée autrichienne ; de sorte que Souvarow et les siens ne débouchèrent en Suisse que pour constater que la partie était perdue et pour battre en retraite au plus vite, vivement pressés par l'infatigable Masséna.

« Ces barbares fanatiques, très braves, et qui avaient vaincu les nôtres en Italie, Masséna les réduisit à chercher des passages inaccessibles, *à passer par un trou d'aiguille*, je veux dire par un défilé si étroit qu'un homme seul pouvait y passer à la fois. Les canons, la cavalerie, restèrent là, et presque toute l'infanterie, pour combler de cadavres les profondes vallées des Alpes. » (Michelet.)

Ainsi, un général réputé invincible se retirait couvert de confusion, les débris des armées prêtes à nous envahir étaient refoulés au loin, la coalition était dissoute par la défaite, et la France était sauvée par Masséna. Comme les Assemblées de Paris le décrétèrent d'enthousiasme, Masséna et son armée avaient bien mérité de la patrie.

Gênes. — « Il y a des défaites glorieuses à l'envi des victoires », a dit un grand écrivain français du XVIe siècle, Montaigne : Masséna, forcé de rendre

Gênes après un siège mémorable, atteste par son exemple la profonde vérité de ces paroles. En mars 1800, Bonaparte, premier consul, avait pensé ne pouvoir confier en de meilleures mains qu'en celles de Masséna l'armée de Ligurie, qui « était, comme l'écrit Thiers, exposée à périr, pour donner aux autres armées le temps d'être victorieuses. » Il s'agissait de retenir une grande armée autrichienne dans la Ligurie, pendant que Moreau en occupait une autre sur le Rhin, pour permettre à Bonaparte de former cette fameuse armée de réserve qui, passant le col du Saint Bernard pour tomber sur le Piémont et la Lombardie, devait écraser à Marengo un ennemi déjà affaibli par une rude campagne. Masséna ne se dissimula point le rôle sacrifié qui lui était dévolu ; il s'y résigna avec une singulière abnégation ; et l'on peut même dire qu'il dépassa la somme d'héroïsme qu'on était en droit d'attendre du patriotisme le plus éprouvé.

Il n'avait à opposer qu'une trentaine de mille hommes à une armée quadruple, commandée par un général expérimenté, adversaire digne de lui, le vieux Mélas. Aussi fut-il impossible à Masséna de couvrir toute la ligne du littoral ligurien, du Var à Gênes ; il ne put éviter de se voir séparé de son lieutenant Suchet, et, après une série de brillants combats où la valeur des nôtres suppléa au nombre, il se jeta dans Gênes avec une quinzaine de mille hommes seulement, sentant qu'une garnison plus forte serait plutôt un embarras dans une place insuffisamment approvisionnée. Il était bien résolu d'ailleurs à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. — Pour rendre sa situation plus critique, pendant que la

puissante armée autrichienne cernait la ville du côté de la terre, une flotte anglaise vint intercepter l'entrée du port et empêcher le ravitaillement de la place.

Dès le début du siège, l'ennemi, trop fier de sa supériorité numérique, commit l'imprudence de vouloir resserrer la ligne d'investissement ; Masséna, par deux sorties meurtrières, sut le tenir à distance et ramena en ville, la première fois 1.500, la seconde 4.000 prisonniers. « Les Génois, dit Thiers, furent transportés d'admiration à la vue du général français rentrant pour la seconde fois dans leur ville, précédé par des colonnes de prisonniers. Son ascendant était devenu tout puissant. L'armée et la population lui obéissaient avec la plus parfaite soumission. »

Ce n'était pas trop d'ailleurs du prestige qui entourait son génie et son caractère, pour faire accepter à tous les sacrifices que comportait la circonstance. Il était contraint, en effet, pour ménager les vivres, de rationner les habitants aussi bien que les défenseurs de la ville, et par conséquent de faire des visites domiciliaires, pour réunir ensuite dans des magasins centraux tous les approvisionnements qu'on avait pu être tenté de lui cacher. A la suite des pertes qu'il avait faites et des maladies qui n'épargnaient pas des troupes mal nourries, il ne disposait déjà plus que d'un effectif de douze mille combattants.

Le 30 avril, l'ennemi crut le moment arrivé de frapper un grand coup. Mais quelque courage qu'il eût déployé, quelques masses d'hommes qu'il eût mises en mouvement, la journée fut désastreuse pour lui. « Masséna rentra le soir dans Gênes, portant les échelles que l'ennemi avait préparées pour escalader les murs. Les Autrichiens avaient perdu dans cette

journée 1.600 prisonniers, 2.400 morts ou blessés, environ 4.000 hommes. En comptant ces derniers, Masséna leur avait pris ou tué 12 ou 15.000 hommes, depuis l'ouverture des hostilités; et, ce qui était plus grave encore, il avait épuisé le moral de leur armée,



par les efforts inouïs qu'il les avait obligés de faire » (Thiers).

Le 10 mai, un des lieutenants de Mélas, qui se fût bien gardé, après les leçons précédemment reçues, de se mesurer encore avec Masséna, le général Ott, se permit l'inconvenante bravade de lui faire savoir qu'il tirait le canon pour une prétendue victoire rem-

portée sur le général Suchet : Masséna résolut aussitôt de prendre sur l'insolent une revanche de cette victoire, comme si elle eût été vraie, en attaquant le Monte-Ratti où celui-ci était retranché avec son corps d'armée. « Les Autrichiens, assaillis avec vigueur, furent précipités dans les ravins, perdirent cette position importante et 1.500 prisonniers. Masséna rentra le soir, triomphant, dans la ville de Gênes, et, le lendemain matin, écrivit au général Ott qu'il tirait le canon pour sa victoire de la veille : vengeance héroïque et digne de ce grand cœur ! » (Thiers).

Mais c'était là le terme de ses succès : ses soldats étaient à bout de force, sinon de courage : « Quelle était, écrit Michelet, la position de Masséna? Horrible. On avait mangé tout, chevaux, chiens, chats et rats. Les soldats, se voyant abandonnés de la France, désespéraient; affaiblis par le jeûne, ne pouvant plus se tenir debout, ils avaient obtenu de s'asseoir par terre pour faire leur faction. Pauvres Français ! ils mouraient en silence.

« Il n'en était pas de même des Génois. Ce peuple criard, nerveux, convulsif, presque épileptique, ne mourait qu'avec un bruyant désespoir. Il fallait pour y résister un homme du pays, un homme de caillou, tel que Masséna.

« Une si grande ville n'est pas comme un fort, une garnison qu'on peut comprimer. Des scènes terribles avaient lieu. Ces Italiens avaient des morts théâtrales et tragiques sur le passage et sous les pieds de Masséna. Ils arrivaient parfois en processions de 50.000 âmes... »

Le grand caractère de Masséna s'était soutenu jusqu'à la fin. *Avant de se rendre*, disaient les soldats, *il*

nous fera manger jusqu'à ses bottes. Cependant, le 3 juin, ayant épuisé ses dernières ressources, il fut obligé de négocier. Il ne voulut pas entendre parler de capitulation. Par une convention militaire, il obtint que les 8.000 hommes valides qui lui restaient, sortiraient de la ville avec les honneurs de la guerre, pour aller rejoindre le corps de Suchet, où les convalescents seraient successivement transportés par mer. Il fit plus : il stipula que nul d'entre les Génois ne serait recherché pour délit d'opinion et que rien ne serait changé au gouvernement qu'ils devaient à la Révolution française. Comme les généraux autrichiens refusaient de s'engager sur ce dernier point, Masséna leur déclara, pour les intimider, qu'il serait de retour dans Gênes avant quinze jours. Il prophétisait vrai; mais il fournit à un officier autrichien, M. de Saint-Julien, cette réponse noble et délicate : « Vous trouverez dans cette place, monsieur le général, des hommes auxquels vous avez appris à la défendre. »

On peut dire sans exagération que jamais général vaincu n'inspira tant de respect à ses vainqueurs. — Il pouvait quitter, le front haut, le théâtre de sa glorieuse défaite. Il sortit du port de Gênes, pour gagner le quartier général de Suchet, dans une embarcation ou flottait le drapeau tricolore, en passant fièrement au milieu de l'escadre anglaise que son canon avait tenue en respect pendant toute la durée du siège et qui n'avait jamais osé bombarder la place que de nuit.

De 1800 à 1809. — Ce fut sans doute un beau jour dans la vie de Masséna que celui où il fit son entrée dans sa ville natale, le 12 novembre 1801, en qualité

de président du collège électoral des Alpes-Maritimes : c'était pour ses concitoyens une occasion d'accourir au-devant de lui de tous les coins du département : ils se pressèrent en foule sur son passage, impatients de connaître et d'acclamer un grand homme sorti du milieu d'eux; et il est peu probable que les plus bruyants témoignages de l'enthousiasme public qu'il avait reçus à Paris ou ailleurs, l'aient ému plus doucement que l'admiration fière de ses compatriotes. Les poètes en tous genres et en diverses langues s'évertuèrent à lui décerner des éloges dignes de lui; des amateurs donnèrent des représentations théâtrales en son honneur; autorités et simples citoyens, tout le monde rivalisa à qui le fêterait le mieux; enfin son buste fut placé dans la grande salle de la mairie, en attendant qu'on y vît son portrait en pied, suivant une délibération prise au lendemain du jour où il fut nommé prince d'Esling : la petite patrie n'était pas moins reconnaissante que la grande envers le héros qui l'avait si bien servie et tant de fois honorée.

Au lendemain de Marengo, Masséna fut mis à la tête de l'armée d'Italie; mais, peu de temps après, le premier consul qui, si invraisemblable que le fait paraisse, ne s'était montré qu'à demi satisfait de ses services lors du siège de Gênes, le remplaça dans son commandement par le général Brune. Il est vrai que Masséna, tout ami personnel qu'il fût de Bonaparte, avait vivement désapprouvé le coup d'Etat du dix-huit brumaire; il se montra du reste conséquent avec lui-même, sous le Consulat, en remplissant avec une indépendance singulière son mandat de député, notamment lors du procès du général Moreau. Cepen-

dant et bien qu'il fût, au fond, un républicain fidèle, il n'était point préparé à faire figure d'homme politique : il n'était bien à sa place qu'à la tête de ses troupes, en face de l'ennemi en armes. D'ailleurs sa carrière de soldat était loin encore d'être terminée.

Devenu maréchal de France dès l'avènement de l'Empire, il fut chargé pendant la campagne d'Autriche, en 1805, du commandement de l'armée d'Italie et fut opposé à l'archiduc Charles qu'il avait eu pour adversaire en Suisse, quelque temps avant la bataille de Zurich. Il battit à diverses reprises cet habile homme de guerre, dont les forces étaient pourtant doubles des siennes, et il l'empêcha de rejoindre l'armée de François-Joseph et l'armée russe alors aux prises avec Napoléon, contribuant ainsi à la victoire décisive d'Austerlitz de la même manière qu'il avait contribué à celle de Marengo.

L'année suivante, nous le trouvons au sud de l'Italie, devant *Gaète*, place réputée imprenable, qu'il force à capituler, après avoir conquis le royaume de Naples pour le compte de Joseph Bonaparte, frère de l'empereur. La nouvelle d'un succès si rapide devant la forteresse de Gaète parut tellement invraisemblable aux Napolitains qu'ils n'en purent croire leurs oreilles et que nombre d'entre eux firent le voyage tout exprès pour s'assurer par leurs propres yeux de la réalité du miracle. Mais Masséna avait hâte de faire de nouveau son apparition sur des champs de bataille plus dignes de lui. L'empereur lui donna cette satisfaction en lui confiant l'aile droite de la grande armée pendant la campagne de Pologne, en 1807 : il sut remplir, dans ce poste, une double mission, contenir les Autrichiens, disposés à l'offen-

sive, et repousser les Russes, notamment aux journées de *Pultusk* et d'*Ostrolenska*.

Essling. — Au moment d'entreprendre en 1809, la seconde campagne contre l'Autriche, Napoléon, qui venait de désigner Masséna pour commander l'armée d'Espagne, se ravisa tout à coup et trouva plus opportun de garder avec lui le premier de ses généraux : bien lui en prit, car jamais Masséna ne lui fut d'un plus utile secours qu'à *Essling* et à *Wagram*. Un propos de l'archiduc Charles, qui commandait la grande armée autrichienne, justifia dès le début la prévoyance de Napoléon. Masséna, dans une partie de chasse, avait eu, l'année précédente, l'œil crevé par un grain de plomb ; et l'on aimait depuis lors, chez nos ennemis, à se le représenter sous les traits d'un invalide : aussi le désapointement de l'archiduc fut-il grand, lorsqu'il apprit qu'il allait se retrouver face à face avec le vainqueur de Zurich : « Voilà encore ce diable de Masséna ! dit-il avec mauvaise humeur ; j'espérais en être délivré par son coup de fusil dans l'œil. » Mais, pour être devenu borgne comme Annibal, Masséna n'avait rien perdu de sa clairvoyance ni de son intrépidité.

Les deux plus grandes affaires de cette rude campagne furent celles d'Essling et de Wagram : nous négligerons les sept ou huit autres batailles antérieures ou postérieures à celles-là, bien que Masséna y ait déployé des talents et une énergie qui eussent suffi à illustrer un autre général.

Pour qui la bataille d'Essling a-t-elle été une défaite ou une victoire? Rarement rencontre si meurtrière eut un lendemain si indécis : toutefois le voyageur qui parcourt le champ de bataille d'Essling-Aspern

voit un superbe lion élevé par les Autrichiens en l'honneur de l'archiduc Charles, pour attester le triomphe de celui-ci sur les nôtres. Vainqueurs ou vaincus, les Autrichiens ont le droit d'être fiers au même titre que les Français de cette journée qui, elle aussi, justifie à merveille le mot de Montaigne qu' « il est des défaites glorieuses à l'envi des victoires. » Si cependant elle n'aboutit pas à une épouvantable désastre pour l'armée française, cela tint à l'héroïsme des deux maréchaux Lannes et Masséna, puis de Masséna tout seul, lorsque Lannes, mis hors de combat, lui eût laissé toute la responsabilité du commandement.

Pressé de frapper un grand coup après la prise de Vienne, Napoléon avait résolu de faire passer le Danube à son armée, au-dessous de cette ville, en s'aidant de l'île Lobau et sur des ponts improvisés, sans considérer qu'on était à la fin de mai, époque où le fleuve a des crues soudaines, occasionnées par la fonte des neiges de son bassin supérieur. Trente-mille hommes seulement étaient parvenus sur la rive gauche du fleuve, lorsque l'archiduc Charles eut l'art de rompre le pont derrière eux avec des brûlots, des arbres et des bateaux lourdement chargés que le courant rapide entraînait, puis fondit tout à coup sur les deux abandonnés, Lannes et Masséna, avec soixante quinze mille hommes appuyés par trois cents bouches à feu.

Ce fut une effroyable tuerie; le village d'Aspern fut pris ou repris quatre fois, celui d'Essling huit fois. La nuit venue, Masséna n'avait plus ni vivres, ni munitions à fournir à ses hommes, qui pendant toute la journée du lendemain durent se défendre à la

baïonnette. Ils tinrent tête cependant à l'ennemi et lassèrent son courage ; la seconde nuit, les communications furent rétablies, « Masséna ramena son monde dans Lobau, et fut justement nommé prince d'Essling » (Michelet).

La veille de la bataille de Wagram, Masséna, au cours d'une reconnaissance effectuée en compagnie de Napoléon, avait fait une chute de cheval dont il souffrait tellement qu'il dut, pour prendre part à l'action et diriger ses troupes, monter dans une calèche avec son médecin occupé de moment en moment à renouveler le pansement du maréchal, sous l'œil de l'ennemi et sous la pluie des projectiles. En effet, comme le raconte dans ses Mémoires le général de Marbot, qui était alors aide de camp de Masséna, « les ennemis en apercevant au milieu de la bataille cette voiture attelée de quatre chevaux blancs, comprirent qu'elle ne pouvait être occupée que par un personnage fort important; il dirigèrent donc sur elle une grêle de boulets. Le maréchal et ceux qui l'entouraient coururent les plus grands dangers ; nous étions entourés de morts de et mourants. » Mais nul péril de mort n'était de nature à déconcerter le sang–froid de Masséna. Ainsi que Napoléon l'écrivait à Sainte-Hélène, « le bruit du canon lui éclaircissait les idées, lui donnait de l'esprit, de la pénétration et de la gaieté. » Suivant l'historien Lanfrey, « jamais il ne parut plus grand qu'à Wagram devant le danger ; jamais acclamations plus enthousiastes n'ont salué son nom glorieux. »

De 1810 à 1817. — L'année suivante, Masséna n'accepta qu'à contre-cœur le commandement de l'armée du Portugal : il pressentait que cette malheu-

reuse guerre d'Espagne et de Portugal, la grande faute du règne de Napoléon, lui rapporterait plus de fatigues que de gloire, et il craignait d'y compromettre sa réputation de capitaine invincible. Il céda pourtant aux instances et aux flatteries de Napoléon. Mais ses pressentiments ne l'avaient qu'à demi trompé. Il n'eut pas seulement à lutter à la tête d'une armée insuffisante en nombre et mal approvisionnée contre le premier des généraux anglais, le futur vainqueur de Waterloo, Wellington, mais contre un pays révolté et, de plus, systématiquement ravagé par l'ennemi, mais surtout contre le pire des obstacles, le mauvais vouloir, l'indocilité même de ses lieutenants, le maréchal Ney, Junot et le maréchal Bessières.

Néanmoins les débuts de sa campagne firent reconnaître aux ennemis dans quelles mains avait passé le commandement de l'armée française : par la vigueur de son offensive, Masséna contraignit Wellington à battre en retraite jusqu'à Lisbonne. Mais il fut tout à coup arrêté devant les lignes de Torrès-Vedras défendues par 600 canons, 100 redoutes et 60.000 Anglo-Portugais. Ne pouvant, sans matériel de siège, enlever de telles positions, il tint du moins l'ennemi en échec pendant six mois, attendant des renforts et des munitions qui ne vinrent pas; puis il dut se résoudre à regagner l'Espagne, après avoir opéré un mouvement rétrograde qui était un chef-d'œuvre de stratégie et qui excita l'admiration de Wellington lui-même. Quelque temps après, il infligeait à celui-ci, devant *Fuentès d'Oñoro*, un échec qui eût pu être une défaite décisive, si Masséna eût été mieux secondé par ses lieutenants.

Le prince d'Essling rentrait peu après en France, et,

à la suite de perfides dénonciations, tombait dans une sorte de disgrâce. L'empereur n'utilisa point ses services dans les campagnes qui suivirent, se contentant le charger du commandement de Marseille où la première Restauration le trouva et le laissa tout d'abord. Mais après les Cent jours et Waterloo, la réaction, devenue plus violente contre les hommes de la Révolution, le poursuivit de ses attaques et de ses calomnies. On lui fit un crime de son refus de juger le maréchal Ney qui avait été son ennemi personnel. Les anciens émigrés ne pouvaient pardonner à l'homme qui avait infligé de si terribles défaites à la coalition! Sous le coup des injustices de l'opinion et sous le poids de son chagrin patriotique, la santé de Masséna s'altéra, et, comme on lui conseillait d'aller chercher la guérison et le repos sous un ciel plus clément : « J'ai bien acquis, répondit-il, le droit de mourir dans notre chère France. » Le 4 avril 1817, le héros niçois, âgé de cinquante-neuf ans, s'éteignait à Paris, laissant un nom impérissable dans les annales militaires de la France.

François-Dominique Rusca (1759-1814).

Rusca, né à la Briga, dans l'ancien comté de Nice, après avoir fait de bonnes études à Turin, exerçait la médecine à Monaco, quand éclata la Révolution française dont il devint aussitôt l'adepte convaincu. A peine les troupes françaises eurent-elles fait leur apparition à Nice, qu'il s'y rendit dans son impatience de collaborer avec elles à l'affranchissement du pays, Mais la réaction momentanée qui suivit, lui fit expier son zèle révolutionnaire par le bannissement et la confiscation de ses biens. Il pouvait, heureuse-

ment, trouver un refuge auprès du quartier général français, qui, d'ailleurs, après la reprise de Toulon sur la flotte anglaise, méditait une offensive vigoureuse contre le Piémont. Ce fut l'origine de la fortune militaire de Rusca. Sa connaissance parfaite des lieux, des chemins et des passages, lui permit de rendre d'utiles services au corps expéditionnaire, qui enleva, grâce à lui et à Masséna, la forteresse de *Saorge*; un homme si intelligent et si décidé ne parut point indigne des fonctions d'adjudant-général — c'est-à-dire colonel d'état-major, — (1794); il devait d'ailleurs amplement justifier la confiance qu'il avait inspirée tout d'abord.

L'année suivante, nous le trouvons dans les Pyrénées Orientales, puis dans l'Etat de Gênes; et sa brillante conduite au combat de *Loano* où il emporte successivement à la tête de ses hommes et au pas de charge cinq positions retranchées et défendues par du canon, lui vaut le grade de général de brigade qui lui est conféré sur le champ de bataille (1795). Or, il ne mettra qu'un an pour être promu général de division, à la suite d'une grave blessure qu'il reçoit à l'affaire de *Salo* où il soutient avec une demi-brigade le choc de presque toute une armée autrichienne : dans l'intervalle, le général en chef Bonaparte a déjà été à même d'apprécier son intrépidité à *Dago* et au pont de *Lodi* que Rusca a eu l'honneur de passer le premier sous le feu de l'ennemi. En 1798, il concourt à la prise de Naples sous les ordres de Championnet, et, en 1799, il est de nouveau blessé grièvement à la sanglante bataille de *Trebbia*, où les Français, commandés par Macdonald, luttent pendant trois jours contre des forces supérieures et sont enfin

forcés de battre en retraite devant les renforts que reçoit leur adversaire Souvarow : Rusca, hors d'état de les suivre, se voit retenu prisonnier et ne doit recouvrer la liberté qu'après la victoire réparatrice de Marengo, 1800.

Ce fut pour lui le commencement d'une assez longue période d'inaction : il ne devait plus revoir la fumée d'un champ de bataille avant 1809. Il sembla d'ailleurs un moment, en 1802, que l'Europe lassée de dix ans de guerre entrait dans une ère plus tranquille et que les généraux des grandes luttes de la République allaient trouver dans des fonctions sédentaires un repos noblement acheté. Rusca fut envoyé par le premier consul Bonaparte à Porto Ferrajo, avec le titre de commandant militaire de l'île d'Elbe dont il était chargé, au préalable, de prendre possession au nom de la France. Il s'y fit aimer et s'attacha à y faire aimer le nom français; mais il ne put échapper à un conflit d'attributions avec le commissaire civil du gouvernement, Biot, dont il eut raison, puisqu'il obtint son rappel; ce ne fut toutefois qu'une victoire de courte durée, car il se vit lui-même relevé de ses fonctions en 1805, et Napoléon lui tint rigueur pendant quatre ans : Rusca ne prit aucune part aux campagnes d'Austerlitz contre les Autrichiens (1805), d'Iéna contre les Prussiens (1806), d'Eylau et de Friedland contre les Russes (1807), de Portugal et d'Espagne (1807, 1808, 1809). Mais lors de la seconde campagne contre l'Autriche (1809), Napoléon le mit à la disposition de son beau-fils, le vice-roi Eugène Beauharnais qui commandait l'armée d'Italie.

On sait que les débuts de ce général en chef impro-

visé ne furent pas heureux et qu'attaqué par l'archiduc Jean d'Autriche, il fut d'abord battu à Pordenone et surtout dans la journée désastreuse de Sacile : il dut se replier sur Vérone, où Rusca, qui commandait une division destinée à tenir en respect le Tyrol insurgé, le rejoignit, pour être chargé ensuite de la défense du haut Adige, lorsque Eugène, reprenant l'offensive, se fut mis à la poursuite de l'archiduc Jean forcé de battre en retraite par la nouvelle des succès de Napoléon sur le haut Danube.

Le 5 juin au matin, Rusca apprit qu'à la tête de forces imposantes, le marquis de Chasteler, émigré belge au service de l'Autriche, prenait ses mesures pour l'attaquer : il résolut de le prévenir et, dès le lendemain, il le délogeait de ses positions, du côté de *Villach*, le culbutait, lui faisant six cents prisonniers et contraignant à une retraite précipitée un général à qui Napoléon faisait l'honneur de le considérer comme un adversaire dangereux.

Un mois plus tard la paix était signée. Après cette campagne où il avait soutenu sa vieille réputation, Rusca, dont les blessures anciennes ou nouvelles n'étaient point guéries, sollicita sa mise à la retraite. Mais l'Empereur, revenu à de meilleurs sentiments envers un général éprouvé, ne voulut pas renoncer définitivement à ses services. Il le mit simplement en congé illimité, et, quatre ans plus tard, à la fin de 1813, après les grands revers de Russie et d'Allemagne, ne s'étonna point de le voir accourir spontanément pour prendre part à la défense du sol national envahi. Il s'empressa de lui confier la place de Soissons, position stratégique importante mais que ne couvrait aucun ouvrage défensif.

Rusca, qui ne disposait que de faibles ressources, s'évertua néanmoins à mettre Soissons en état de défense et s'apprêta à tenir tête au général russe Winzingerode qui menaçait la place. Sommé de se rendre, Rusca rejeta bien loin les propositions de l'ennemi, jura de résister jusqu'à la mort et tint parole. Les Russes ouvrirent aussitôt le feu et la place y répondit de son mieux. Le 14 février 1814, les colonnes d'infanterie de Winzingerode, fortes de douze mille hommes et appuyées par vingt bouches à feu, descendirent des hauteurs voisines sur Soissons et une lutte acharnée s'engagea. Rusca prit position à la porte de Laon où l'action était la plus ardente et le péril le plus prochain, — soutenant de ses exhortations et de son exemple le courage des assiégés : le général vieilli par les infirmités était toujours, par le cœur, le jeune héros du pont de Lodi. Tout à coup il tomba frappé d'un biscaïen. Il expira, une heure après, sans avoir vu du moins la ville prise et livrée au pillage, son empereur réduit à la royauté dérisoire de Porto-Ferrajo où lui-même avait commandé jadis, et le triomphe de la contre-révolution avec laquelle il avait eu affaire au début de sa carrière. Comme le légendaire la Tour d'Auvergne, *il était mort au champ d'honneur*.

Reille (Honoré-Charles-Marie-Joseph) (1775-1860).

La petite place forte d'Antibes, sans valeur stratégique aujourd'hui, autrefois sentinelle avancée de notre littoral méditerranéen, a vu naître dans ses murs bien plus de vocations militaires que bon nombre de grandes villes : le plus illustre des officiers généraux sortis de ses murs est le maréchal Reille, qui

débuta à dix-sept ans, comme engagé volontaire au 1er bataillon du Var, à peu près au moment où Masséna était nommé à l'élection commandant du 2e bataillon des mêmes volontaires du Var. L'exemple de Masséna reprenant du service après s'être



marié et avoir séjourné assez longtemps à Antibes, n'a pas dû être étranger à la détermination du vaillant jeune homme, qui ne tarda pas du moins à être connu de lui puisque dès 1793 nous le voyons attaché à son état-major en qualité d'aide de camp.

Dans l'intervalle, le lieutenant Reille avait déjà

fait campagne en Belgique. Dans ses nouvelles fonctions, il suivit Masséna devant Toulon où il put faire la connaissance du capitaine Bonaparte, puis en Italie où il prit part à tous les faits d'armes par lesquels le héros niçois commençait à immortaliser son nom. Mais s'il était digne de figurer aux côtés de Masséna, il était moins heureux au feu que l'intrépide général qui, par un singulier privilège, ne reçut jamais la moindre égratignure sur aucun champ de bataille, alors même que son état-major était décimé autour de lui et qui ne dut la perte d'un œil qu'à un accident de chasse. Reille, au contraire, à la fin de la première campagne d'Italie, avait déjà été blessé plusieurs fois. Il avait donc payé de son sang le titre d'adjudant général (colonel d'état-major) qu'il portait en 1799, lorsqu'à la journée de *Zurich* il fut appelé à remplacer, au fort de l'action, Oudinot, son général, qui venait d'être mis hors de combat.

De Zurich il était naturel qu'il suivît encore Masséna à Gênes : toutefois il n'entra dans la place qu'après s'être acquitté d'une mission délicate, celle de reconnaître toutes les positions occupées par l'armée française qui défendait la Ligurie de concert avec l'armée enfermée dans Gênes ; et il lui fallut pour rendre compte à Masséna de cette mission, se glisser hardiment sous les boulets des croiseurs anglais qui investissaient le port. Trois ans plus tard, en 1803, il est général de brigade. En 1805, chargé du commandement en second des troupes embarquées sur la flotte de l'amiral Villeneuve, il trouve moyen, après le désastre naval de *Trafalgar*, d'échapper aux Anglais pour venir prendre son rang dans la grande armée à la veille d'*Austerlitz*. L'année suivante, 1806, il figure

avec honneur à la bataille d'*Iéna* contre les Prussiens.

Après *Pultusk*, 1807, où il se rencontre sur le même champ de bataille que Masséna, il devient général de division et chef d'état-major du maréchal Lannes; en cette qualité il déploie à *Ostrolenska*, une telle vigueur et un tel sang-froid à refouler l'élan des colonnes russes qui l'assaillent, que Napoléon s'empresse de le prendre pour aide de camp, ce qui lui permet de se signaler encore dans la sanglante journée de *Friedland*.

Envoyé en Espagne il remporte comme en courant deux brillants succès, puis rappelé sur le Danube, paye de sa personne à *Wagram*, puis, renvoyé de nouveau en Espagne, y soutient sa réputation dans une suite d'affaires heureuses ; quand enfin la fortune nous y devient décidément contraire, il dispute pied à pied les passages des Pyrénées et assiste à tous les combats livrés aux Anglais par le maréchal Soult. Il a la joie et l'honneur de contribuer, au moment même où le Sénat impérial proclamait la déchéance de l'empereur, à la dernière victoire de nos armes, le 10 avril 1814, à cette bataille de *Toulouse* où 25,000 Français repoussèrent le choc de 100.000 Anglais Portugais et Espagnols, et leur mirent 18.000 hommes hors de combat.

La politique, à cette époque, réservait d'étranges épreuves aux anciens compagnons d'armes de Napoléon; mais la politique n'est point l'affaire des soldats, et il n'y a pas lieu de leur demander compte de leur adhésion à des gouvernements que le patriotisme leur interdisait de combattre au prix d'une guerre civile. Comme Masséna, Reille conserva sa situation mili-

taire sous la première Restauration; il fut même nommé par elle inspecteur général d'infanterie. C'est à ce moment qu'il réalisa un rêve formé sans doute depuis longtemps, celui d'entrer dans la famille du grand homme de guerre auquel il était si fortement attaché depuis sa jeunesse: Reille devint le gendre de Masséna.

Pendant les Cent jours, il répondit à l'appel de Napoléon ; il accepta un siège à la Chambre des pairs et un commandement à l'armée qui devait jeter un dernier défi au destin, sur le champ de bataille de *Waterloo*. Reille fut un des héros de cette journée et des combats préliminaires où la fortune de la France parut hésiter encore avant la grande catastrophe finale. Après la défaite, il ramena ses troupes sur Paris, puis derrière la Loire, et fut ainsi l'un de ceux que l'aveugle passion politique dénommait alors *les brigands de la Loire*: c'étaient pourtant les fiers débris des plus glorieuses et intrépides armées qui furent jamais !

En 1819, la Restauration rendit à Reille son siège de la Chambre des pairs. Ce n'était pas toutefois qu'il eût manqué de courage civil au moment de la plus furieuse réaction contre les héros de la Révolution et de l'Empire. Nous savons à quelles attaques l'illustre Masséna s'était vu en butte. « A son décès, lisons-nous dans les *Mémoires* du général de Marbot, le gouvernement ne lui ayant pas encore envoyé le nouveau bâton de commandement qu'il est d'usage de placer sur le cercueil des maréchaux, le général Reille, gendre de Masséna, fit réclamer cet insigne auprès du général Clarke, duc de Feltre, ministre de la guerre; mais celui-ci, devenu légitimiste des plus for-

cenés, n'ayant pas répondu à cette juste demande, le général Reille, par un acte de courage fort rare à cette époque, fit savoir à la Cour que, si le bâton de maréchal n'était pas envoyé au moment des obsèques de son beau-père, il placerait ostensiblement sur le cercueil celui que l'Empereur avait donné jadis à Masséna; alors le gouvernement se décida à faire remettre cet insigne. »

En 1847, le gouvernement de Louis-Philippe se fit honneur en conférant le grade de maréchal de France au survivant de tant de campagnes, qui avait quitté Antibes cinquante-cinq ans auparavant, comme simple soldat. Reille mourut en 1860, à Paris, au moment où Nice, la patrie de Masséna, redevenait terre française.

Garibaldi (Joseph), (1807-1882).

La ville de Nice, qui a vu naître Garibaldi, lui a élevé sur la place publique qui portait déjà son nom et dans l'axe du pont Garibaldi, une statue monumentale dont l'inauguration a donné lieu, le 4 octobre 1891, à une fête singulièrement solennelle et touchante. Un des côtés du piédestal de cette statue offre l'image en bronze de la France et de l'Italie veillant sur le berceau de Garibaldi : rien ne symbolise mieux le caractère de cette fête, d'un patriotisme élevé, qui a réuni autour du beau monument une élite de citoyens des deux pays, confondus dans le même hommage envers une illustre mémoire. Garibaldi est sans doute avant tout un grand Italien, mais il était né Français, — puisque Nice appartenait à la France en 1807, — et il s'en souvint au temps de ses malheurs, alors que l'Europe entière assistait, impas-

sible ou satisfaite, à notre écrasement immérité. Alors comme toujours, Garibaldi fut du parti du droit et de l'indépendance des peuples. Il mit sa vaillante épée au service des vaincus, protestant par avance contre la victoire de la barbarie qui, au mépris de la civili-



sation moderne et de toute justice, allait traiter en bétail que l'on confisque les fières et généreuses populations de l'Alsace et de la Lorraine.

« Les actes politiques de Garibaldi, — a dit une voix autorisée, lors de l'inauguration de sa statue, — peuvent être diversement appréciés; mais ce que nul ne pourra s'empêcher de reconnaître et d'admirer,

c'est son ardent patriotisme, sa vaillance indomptable, son amour de l'humanité; et, comme rayonnant au-dessus de ses grandes vertus, son admirable désintéressement digne des temps héroïques. »

Comme les croisés du moyen âge, Garibaldi a été le soldat d'une idée, d'un principe, qu'il a suivi toute sa vie durant, sans une défaillance, sans une hésitation : il a voulu l'indépendance et l'unité de l'Italie, et bien qu'il n'ait jamais commandé à de grandes armées, il a pu atteindre son but, en communiquant autour de lui l'enthousiasme dont son grand cœur était rempli. Avec mille hommes il lui arriva un jour de conquérir tout un royaume, tant ce que l'Italie libérale comptait d'âmes généreuses conspirait avec le libérateur!

Il fut proscrit à diverses reprises, plusieurs fois vaincu, jamais il ne connut le découragement; et il ne se reposa qu'après la victoire définitive, non pour jouir des honneurs publics que son gouvernement lui offrait; mais pour achever modestement sa vie dans sa petite propriété de l'île de Caprera.

En 1870, les quelques milliers d'hommes de Garibaldi accourus au secours de la France, pour vaillants et savamment commandés qu'ils fussent, ne pouvaient changer une situation désespérée : ils nous aidèrent du moins à sauver notre honneur, condition indispensable de notre futur relèvement. Le souvenir de la défense héroïque de Dijon par les garibaldiens est un de ceux que les Français reconnaissants se plaisent à évoquer. Dijon ne tardera pas à avoir aussi sa statue de Garibaldi.

On ne saurait en vouloir à Garibaldi d'avoir regretté en 1860 que Nice, sa ville natale, fût annexée à la France : il aurait préféré que ce joyau devînt l'un

des ornements de la jeune Italie, son ouvrage! Mais, ses concitoyens en ayant décidé autrement, il était trop loyal pour nourrir des arrière-pensées de revendication violente ou déguisée. Ce fut avec un absolu désintéressement qu'il combattit pour nous en 1870, et les quatre départements qui l'élirent député à l'Assemblée nationale firent acte non seulement de gratitude, mais d'intelligent patriotisme. Pourquoi fallut-il que la passion politique empêchât cette assemblée de comprendre quels titres avait Garibaldi à être proclamé solennellement citoyen d'honneur de la République française?

Bavastro (Joseph), (1760-1833).

Le corsaire Bavastro est certainement l'une des plus originales figures de l'histoire locale : il est le Jean Bart niçois de même que l'héroïque Ségurane est la Jeanne Hachette niçoise. Seulement, c'est au service de la France que son héroïsme se déploya, comme celui de son ami personnel, le glorieux Masséna.

Comme Masséna, à peine adolescent, il s'embarqua clandestinement et sans l'aveu des siens : ce fut sur une belle frégate française qu'il apprit le métier de marin. Rentré à Nice après deux ans, il essaie, pour varier, de l'état militaire, s'en lasse, se marie en 1782 pour se rembarquer au lendemain de ses noces, tente la fortune du cabotage et, entre temps, coule des galères barbaresques qui infestaient encore la Méditerranée à la fin du dernier siècle. C'est ainsi que sa vocation de corsaire pour la bonne cause s'affirma avec éclat.

La générosité de Bavastro était égale à sa bravoure

et aussi, avouons-le, à son ignorance, car il n'était pas moins illettré que Jean Bart. Pendant la Terreur il assuma un rôle honorable, mais périlleux, en se constituant, sous couleur de négoce, le sauveur des familles marseillaises suspectes, qui savaient trouver un refuge à son bord pour gagner l'étranger ; il est vrai que c'était un sauvetage lucratif. Mais plus tard ce fut avec un entier désintéressement qu'il collabora à l'armement des navires que devait fournir le port de Gênes pour transporter en Egypte l'armée du général Bonaparte. Quand le patriotisme était en jeu aucun sacrifice ne coûtait à Bavastro.

Mais la plus belle page de sa vie est écrite dans les annales du fameux siège de Gênes, en 1800. Enfermé dans cette place, avec son compatriote, le général en chef Masséna, l'armateur niçois, riche avant le siège et possédant, en plus, des magasins abondamment pourvus de vivres, dédaigna si bien de spéculer au détriment du trésor de l'armée française, que le jour où la ville dut ouvrir ses portes aux ennemis, il était, ou peu s'en faut, un homme ruiné. En revanche, il s'était couvert d'honneur dans maintes circonstances, en défiant le canon de la flotte anglaise pour s'acquitter des périlleuses missions dont le chargeait la confiance de Masséna. Une fois, entre autres, il fut envoyé, en compagnie du général Oudinot, auprès du général Suchet dont la petite armée occupait un point éloigné de la rivière de Gênes. Les Anglais, fort bien renseignés par leurs espions, avaient pris les précautions d'usage en pareil cas pour empêcher toute embarcation de forcer le blocus de leur flotte. Ce fut donc à travers une triple ligne d'embossage, que Bavastro, monté sur un

bateau léger avec un équipage de son choix, se glissa furtivement de nuit, par un prodige d'adresse que des marins peuvent seuls apprécier, mais non sans essuyer, au point du jour, l'aubade formidable des canonniers anglais exaspérés de tant d'audace. Bavastro ne fit qu'en rire et gagna prestement l'atterrage où campaient les soldats de Suchet, qui lui remît en personne des dépêches pour Masséna.

Le plus difficile restait à faire : il fallait rentrer dans Gênes à la barbe des commodores avertis et plus que jamais sur leurs gardes. Ce ne fut qu'un jeu pour l'intrépide marin de franchir, avec ses rameurs, la première, puis la seconde ligne d'investissement; mais, parvenu de grand matin au beau milieu de la flotte britannique, il est repoussé du port par le vent contraire et la mer démontée, au moment où il voit les chaloupes ennemies s'armer pour lui donner la chasse et une pluie de mitraille fondre sur lui. Sans sourciller, il se jette délibérément à la côte, et, quand son esquif est brisé contre des écueils, le loup de mer, suspendant à son cou le message de Suchet, s'élance à la nage, avec Oudinot et ses hommes, vers le rivage où Masséna l'attend avec anxiété et l'accueille en triomphateur.

« Le jour de la reddition de Gênes, raconte le biographe Toselli, il reprit le commandement de son navire, fit un appel désintéressé à quiconque voulait le suivre en France, et fit voile pour Nice... Par un acte de courtoisie du commodore Brown, Bavastro tenait par devers lui un sauf-conduit qui avait été remis au général, pour lui et sa maison.

« Le *Masséna* sortit du port et passa fièrement sous le pavillon britannique, sans témoignage de défé-

rence envers un commandant de station aussi absolu que l'était alors un Brown de la marine anglaise. Celui-ci appelle à son bord le capitaine délinquant; quand il eut obéi à l'ordre du commodore, et qu'il lui eut présenté le sauf-conduit, signé de sa main, Brown le salua, et appelant à lui des officiers de son vaisseau : « Regardez-le bien, dit-il, un brave ennemi est bon à connaître et à revoir. »

Si Bavastro avait été en mesure d'écrire ses *Mémoires*, il aurait eu à raconter autant d'aventures et d'aussi intéressantes qu'en peut offrir un roman de cape et d'épée. A son métier de corsaire il se ruina et s'enrichit alternativement pendant la durée des guerres du premier Empire. Il fit contre les Anglais et les Espagnols des prouesses invraisemblables, fut chargé, malgré son ignorance, de fonctions importantes à Naples, en Portugal, en Espagne, grâce à l'amitié de Masséna; il eut même l'honneur, comme Jean Bart, d'être reçu à la cour de France : Napoléon se plut à entendre les récits de l'intrépide corsaire qui donnait de la tablature à ses ennemis. Il le décora et il eût fait davantage pour lui, si Bavastro avait su du moins lire et écrire.

La chute de l'Empire et les revers de la France consternèrent Bavastro sans l'abattre. Il tenta, dit-on, de faire évader Napoléon de l'Ile d'Elbe, se mit ensuite au service du roi de Naples Murat jusqu'à sa mort tragique, se déroba par un voyage en Algérie aux inquisitions de la police, faillit être victime en Espagne d'assassins apostés par une belle-mère; puis après un séjour malheureux en Italie, sentant qu'il n'était plus en sûreté dans l'Europe de la Sainte-Alliance, il alla offrir son concours au républicain

Bolivar, le populaire libérateur des colonies espagnoles d'Amérique où triomphaient avec lui les principes de la Révolution française. Là il se signala, notamment au siège de la Nouvelle-Barcelone, par l'un de ses plus beaux faits d'armes. Avec un seul navire enbossé dans la baie de Barcelone, il parvint à désarmer la citadelle de cette place défendue par les Espagnols, après une canonnade terrible, mais au prix de la perte de son vaisseau qui coula sous lui : il avait déjà de l'eau jusqu'aux genoux lorsqu'il commanda la dernière décharge qui fut d'un effet décisif. Lui-même ne se sauva que par miracle.

Les services de Bavastro furent payés d'ingratitude par les compatriotes des Bolivar, qui ne devaient pas d'ailleurs se montrer beaucoup plus reconnaissants envers le fondateur de leur indépendance. Découragé du don quichottisme, il quitta le sol de la République du Venezuela, pour trouver une terre plus hospitalière dans celle des Etats-Unis, à la Nouvelle-Orléans, ville alors de langue française, jusqu'à ce que la nostalgie le ramena au pays natal. Ce n'est pas toutefois dans sa chère Nice que Bavastro devait laisser ses os. Il avait soixante-dix ans en 1830, lorsqu'il apprit l'injure faite par le dey d'Alger au représentant de la France et l'imminence d'une expédition contre ses premiers et irréconciliables ennemis, les Barbaresques. Il mit sa vieille expérience des choses algériennes au service du gouvernement français, fut accueilli avec faveur, et, après la conquête d'Alger, devint capitaine du port : c'était la retraite qui convenait au marin patriote. Ce fut trois ans plus tard qu'il succomba aux suites d'une chute de cheval. « Il supporta stoïquement la venue de la mort, dit Toselli,

mais quand il la sentit tout près de lui, il n'eut qu'un cri : « Ouvrez tout... la mer encore une fois ! »

II. — ECRIVAINS ET SAVANTS

Louis Bellaud de la Bellaudière (1532-1588.)

Né à Grasse, Louis Bellaud de la Bellaudière, poète provençal de grand renom en son temps, était tombé dans un oubli complet, lorsque de nos jours, à la faveur d'un retour de crédit dont jouit la muse provençale, on s'avisa que nul au seizième siècle n'avait aussi bien que lui fait revivre le provençal comme langue littéraire. Il fut, en quelque sorte, l'héritier des troubadours du moyen âge, mais, par la physionomie de son talent aussi bien que par son caractère, c'est surtout François Villon, le trouvère parisien du xve siècle, que rappelle Bellaud de la Bellaudière. Comme ce bambocheur de plus de génie que de délicatesse morale, il mena une vie fort peu édifiante, que les mœurs du temps n'excusent que dans une certaine mesure. Comme Villon, il se moqua outrageusement des bourgeois et des archers royaux, fit connaissance avec les geôles du temps, « fosses profondes, si on l'en croit, où la grande humidité plie subitement en deux le prisonnier », mais il ne vit pas la potence elle-même d'aussi près que son confrère. Ce fut d'ailleurs, assure-t-il, sans jugement et sans motif, qu'il subit sa plus longue détention, dans la prison de Moulins, comme les hasards de sa vie

nomade l'avaient conduit dans la région en trop bruyante et légère compagnie. Pour se distraire de cette captivité de Moulins, il chanta ses amis de Provence, ses plaisirs perdus, les bonnes lippées faites en commun, ou, prenant le ton de la satire, il lança, dit M. J. Arnoux dans son livre sur *les troubadours et les félibres* « ses traits acérés contre les magistrats qui torturent les condamnés et contre les gens de loi » si détestés à cette époque. Remis enfin en liberté, c'est vers sa chère Provence qu'il prend son vol, mais non sans festoyer en route, à Avignon, à Arles, à Salon; puis il fait sa rentrée à Aix, la capitale de la Provence d'alors.

« Il était à Aix, écrit un biographe, à la tête d'une troupe de joyeux compagnons. Il animait toutes leurs parties de plaisir par son entrain, ses bons mots, ses chansons. Ces écervelés s'appelaient *Arquins*. Bellaud se disait le père de cette troupe joyeuse dans laquelle on ne savait qui buvait le mieux, tant ils y allaient de bon cœur. » Ces Arquins ne pouvaient manquer d'avoir souvent maille à partir avec le guet et de figurer sur le registre d'écrou de la prison d'Aix : à ce genre de vie, Bellaud, comme Villon, n'attrapa que la misère qu'on ne ressent pas moins pour la narguer en chansons. Il reçut pourtan sur la recommandation du célèbre poète Malherbe, un asile momentané dans la petite cour d'hommes de lettres et de savants dont s'entourait Henri d'Angoulême, commandant en Provence, qui hébergeait à ce titre « quelques petits nobles besogneux » plus ou moins épris de belles-lettres. Après la mort d'Henri d'Angoulême, l'incorrigible Bellaud retomba dans sa vie de dissipation où il perdit la santé. Il revint à

Grasse pour y mourir, On assure qu'il devint un autre homme en revoyant le foyer paternel. « A l'approche de l'heure suprême il trouva sur sa lyre des chants mélodieux, comme un prophète inspiré », écrit M. Robert Reboul, qui regrette avec raison que ces poétiques adieux à la vie ne nous aient pas été conservés.

Jean-Dominique Cassini (1625-1712).

C'est une petite commune de l'ancien comté de Nice, Perinaldo, qui a vu naître Cassini, « le premier des astronomes de son temps, — dit Voltaire, — du moins suivant les Italiens et les Français. » L'historien du siècle de Louis XIV ajoute que « puisque Cassini fut naturalisé en France, qu'il s'y maria, qu'il y eut des enfants, et qu'il est mort à Paris, on doit le compter au nombre des Français. » Ce n'est pas nous qui nous inscrirons en faux contre cette opinion de Voltaire. Mais si l'Italie est aussi fondée que la France à revendiquer comme sien le grand astronome qui fut longtemps professeur à Bologne et chargé de travaux divers en Italie avant de céder aux sollicitations de Colbert et de Louis XIV, jaloux de l'attacher à notre pays, ce qu'on ne saurait contester c'est que Cassini soit avant tout une illustration niçoise et que son nom soit de ceux que les Niçois peuvent lire avec la fierté la plus légitime sur les murs de leur belle cité.

« Il a immortalisé son nom, écrit encore Voltaire, par sa *méridienne de Sainte Pétrone* à Bologne, elle servit à faire voir les variations de la vitesse du mouvement de la terre autour du soleil. On lui doit les premières tables des satellites de Jupiter, la con-

naissance de la rotation de Jupiter et de Mars, ou de la durée de leurs jours, la découverte des quatre satellites de Saturne. Huygens n'en avait aperçu qu'un; et cette découverte fut célébrée par une médaille dans l'histoire métallique de Louis XIV. » — Le génie de Cassini, encouragé par les suffrages du monde savant et les honneurs qui lui étaient rendus, entreprit d'autres découvertes astronomiques plus importantes encore, mais qu'il est difficile d'exprimer en langage vulgaire : bornons-nous à dire qu'il fut l'inventeur de la méthode qui permet de déterminer avec précision la distance des astres à la terre. C'est lui qui organisa l'Observatoire de Paris ; inutile d'ajouter qu'il fut une des lumières de notre Académie des Sciences.

Cassini était aussi remarquable par l'aménité modeste de son caractère que par la haute portée de son esprit et par son infatigable activité scientifique. Sa vie entière ne fut qu'un long et fécond labeur, jusqu'à ses dernières années où il eut le malheur, commun à beaucoup d'astronomes, de perdre la vue par suite de la nature même de ses travaux. Le bon vieillard supporta cette épreuve avec une douce résignation, et il s'éteignit sans maladie, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

Du vivant de Jean-Dominique Cassini, son fils Jacques faisait déjà partie de l'Académie des Sciences et de la société royale de Londres, Héritier des goûts scientifiques de son père, Jacques Cassini, entre autres ouvrages, publia des *Tables astronomiques du soleil, de la lune, des planètes, des étoiles et des satellites ;* il eut lui-même pour fils l'astronome César-François Cassini de Thury, qui appartint aussi à l'Académie

des Sciences, fut directeur de l'Observatoire de Paris et se recommanda par d'importants et utiles travaux. Enfin Jacques-Dominique, comte de Cassini, fils de César, fidèle aux traditions de sa famille, devint à son tour membre de l'Institut et directeur de l'Observatoire.

Jean-Raymond Pachò (1794-1829).

Pachò, qui naquit à Nice, est un des premiers en date parmi les grands voyageurs français du XIXe siècle ; c'est un des plus sérieux et des plus dignes de foi. La relation d'un voyage en Cyrénaïque, couronnée par la société de Géographie de Paris, est un chef-d'œuvre en son genre. « Il en est peu qu'on puisse lui comparer, disait de l'auteur le célèbre géographe Malte Brun, chargé d'apprécier son ouvrage, soit qu'on veuille considérer l'étendue de ses courses périlleuses, soit qu'on réfléchisse sur la minutieuse exactitude de sa manière de copier les inscriptions et de dessiner les monuments. » Pachò n'était pas seulement, en effet, un écrivain et un savant, c'était un dessinateur distingué en même temps qu'un intrépide voyageur.

Après de bonnes études au collège de Tournon, où brilla son aptitude à apprendre les langues vivantes, don si nécessaire à l'explorateur, il avait rêvé de se faire un nom comme poète et ensuite comme peintre de portraits, lorsque découragé par les difficultés des débuts artistiques, il se laissa entraîner en Egypte par son humeur aventureuse ; mais ce terrain n'était plus assez nouveau pour satisfaire son ardente curiosité. Il n'hésita pas alors à s'engager, presque seul et sous le costume arabe, au sein de l'ancienne Pentapole

libyque, dans la région septentrionale de la Cyrénaïque, autrefois siège d'une florissante civilisation, et il y risqua maintes fois sa vie, dans l'intérêt de la science, parmi des tribus d'Arabes fanatiques et farouches. Malheureusement, il rapporta de ses fatigants voyages le germe d'une maladie noire sous l'influence de laquelle il se donna la mort, à Paris, dans un accès de désespoir, à l'âge de trente-cinq ans. Il avait pris du moins le temps d'achever son grand et consciencieux ouvrage qui sauvera son nom de l'oubli.

Antoine Risso (1777-1845).

« Risso, dit le biographe Toselli, est un des hommes qui ont le mieux démontré la vérité du proverbe : *nul n'est prophète dans son pays*, car sa renommée scientifique est européenne, et c'est à peine si l'on s'en doute dans son pays natal. »

Il existe cependant à Nice, où il naquit et mourut, une place Risso et un boulevard Risso : ses concitoyens n'ont donc pas refusé au savant naturaliste tous les témoignages d'estime qui étaient dus à sa mémoire. La renommée des savants est d'habitude confinée dans le monde nécessairement restreint des académies ; il est vrai qu'elle ne perd rien de son prix, à n'être consacrée que par une élite. Risso fut membre correspondant d'une multitude de sociétés savantes des villes les plus diverses, entre autres de Paris, de Turin, de Londres, de Philadelphie, de Marseille, de Lyon, de Bordeaux, de Genève, de Bâle, de Florence, de Leipsick, hommage rendu autant à sa grande activité qu'à son mérite hautement reconnu. Rien ne prouve mieux combien son nom était popu-

laire parmi les naturalistes, que ce fait qu'il a été choisi pour désigner certains genres soit de végétaux, soit de coquillages, soit d'autres êtres organisés, appelés désormais des *rissoaires* : « C'est le passeport pour l'immortalité que je dois à l'illustre auteur de l'*Anatomie comparée*, » disait-il de cette façon particulière d'honorer le nom de Risso dont s'était avisé un autre savant naturaliste.

La vie tout entière de Risso se passa dans sa ville natale ; il trouvait une matière inépuisable, soit dans les montagnes voisines, soit sur les rivages, soit dans la mer et dans les rivières, pour ses vastes travaux de botanique, de conchyliologie et d'ichthyologie. Risso, qui fut d'abord pharmacien, — ce qui était un excellent emploi de ses connaissances de botaniste — consacra la plus grande partie de sa vie à l'enseignement : il fut, notamment, sous le premier Empire, professeur de sciences physiques et d'histoire naturelle au lycée de Nice ; plus tard il enseigna la chimie médicale à l'Ecole de médecine et de pharmacie nouvellement établie dans cette ville. Il a laissé à tous ceux qui furent ses élèves, comme à tous ceux qu'il admit dans son intimité, l'impression d'un maître en qui la droiture du caractère égalait la hauteur de l'intelligence et la solidité du savoir.

Adolphe Blanqui (1798-1854).

Adolphe Blanqui, l'illustre économiste, né à Nice, fut le fils d'un membre de la Convention nationale, Jean-Domique Blanqui (1759-1832), et il eut pour frère le plus célèbre conspirateur révolutionnaire du siècle, Louis-Auguste Blanqui.

Jean-Dominique, originaire de Drap et avocat à

Nice, avait été l'un des principaux artisans de la réunion du comté de Nice à la France, en 1792. Epris des principes de la Révolution française, il leur demeura fidèle toute sa vie, et il ne demeura pas moins fidèle à la France quand le comté de Nice eut cessé pour un temps de lui appartenir. Modéré à l'époque de la Terreur, il soutint la cause des Girondins, et il lui en coûta ce qu'il a appelé une *agonie de dix mois*, c'est-à-dire une détention qui menaçait de ne prendre fin que par une condamnation à mort: délivré après le 9 thermidor, il n'avait rien perdu de sa foi dans la liberté, et il ne s'associa à aucune mesure de réaction, soit dans la Convention nationale, soit au Conseil des Cinq-Cents dont il fit ensuite partie. Pendant la durée du Consulat et de l'Empire, il fut sous-préfet de Puget-Théniers, se donnant pour mission de faire aimer la France de ses concitoyens. Il mourut du choléra à Paris en 1832.

A cette époque, Adolphe Blanqui était déjà une autorité dans le monde des économistes. Ses débuts avaient été modestes, malgré des succès d'étudiant, puisqu'il était simple répétiteur dans une institution de Paris, quand il fut remarqué par J.-B. Say, le chef de notre grande école d'économie politique. Il devint le principal disciple du maître et même il lui succéda avec éclat dans sa chaire au conservatoire des Arts et Métiers. C'était un esprit éminemment pratique et clairvoyant : il fut, notamment, un des premiers champions de l'enseignement industriel qui n'est sérieusement organisé chez nous que depuis un petit nombre d'années. Il voyagea dans toute l'Europe, chargé de missions importantes par la confiance du gouvernement, pour y faire des études comparatives

sur des questions industrielles et sociales, et ses courses furent singulièrement fécondes en résultats pour la science économique ; mais surtout il dut procéder, au nom de l'Académie des sciences morales et politiques, dans divers centres manufacturiers, à des enquêtes qui eurent un grand retentissement, grâce à la vigueur avec laquelle il dénonça la situation lamentable faite alors à certaines catégories d'ouvriers : les courageux rapports de Blanqui, en troublant la quiétude égoïste des gouvernants d'alors, firent comprendre la nécessité de veiller plus humainement sur les conditions du travail national et d'améliorer le sort des déshérités. Ce n'est pas le moindre de ses titres de gloire.

Comme la vie de son père, celle d'Adolphe Blanqui présente la plus parfaite unité. Il avait hérité de lui le goût des études sur les finances et l'administration qui furent toujours la principale préoccupation de l'ancien conventionnel; il lui devait aussi le culte de la liberté qu'il voulait voir étendre aux échanges internationaux des produits industriels ou agricoles. Adolphe Blanqui fut un des fondateurs du *Journal des Economistes*, où il mit son beau talent d'exposition au service de la cause du libre-échange. Son ouvrage capital, véritable monument, est une vaste *Histoire de l'économie politique en Europe depuis les anciens jusqu'à nos jours*. La place de Blanqui était naturellement à l'Institut : il en fit partie dès 1838. Il fut également député, pendant deux ans, de la ville de Bordeaux, où il était naturel que ses idées de libre-échangiste comptassent un grand nombre d'adhérents.

Ce n'est pas l'unité non plus qui manque à l'exis-

tence si agitée de Louis-Auguste Blanqui, né à Puget-Théniers, en 1805, mort à Paris en 1881. Dès l'âge de vingt-deux ans, il était blessé dans une émeute, et, depuis lors, il devait prendre part à tous les complots, à toutes les manifestations insurrectionnelles du parti révolutionnaire, lorsqu'il n'était pas hors d'état de le faire ; car, maintes fois condamné, il ne passa pas moins de vingt-cinq années de sa vie dans les prisons politiques. On ne saurait douter de la sincérité d'un homme qui a tout bravé, tout supporté, même la calomnie, pour le triomphe de ses idées. Mais on ne peut que regretter que son dévouement à sa cause ait toujours revêtu le caractère de la violence et de la colère, et qu'il n'ait pas allié à la vigueur du talent un peu de la modération paternelle ou de l'esprit pratique de son frère.

Agathe-Sophie Sassernò (1814-1860).

Agathe-Sophie Sassernò, née à Nice et fille d'un ancien officier supérieur de la Grande Armée, qui avait été aide de camp de Masséna, mérite de figurer dans une *galerie française* bien qu'elle se plût à se proclamer Italienne, ne fût-ce que pour témoigner par la pureté de son langage, combien le français était familier à la société niçoise, bien avant l'annexion définitive du comté de Nice. Il serait difficile de trouver, parmi ses vers élégants et harmonieux, quelque trace de ces sortes de *provincialismes* dont ne peuvent s'affranchir, par exemple, les meilleurs écrivains de la Suisse romande.

C'est bien d'ailleurs une âme italienne que celle de cette gracieuse demoiselle dont la poésie, au caractère élégiaque, est faite de mélancolie, de candeur

et d'enthousiasme. Mlle Sasserno, digne fille d'un soldat, avait le cœur d'une patriote ; la grandeur de l'Italie émancipée était son rêve et son souci : elle aimait l'Italie par-dessus tout, mais elle aimait aussi la France, puisqu'elle recherchait l'honneur d'entretenir un commerce épistolaire avec ses grands écrivains d'alors, les Chateaubriand, les Lamartine, les Victor Hugo.

La vocation poétique d'Agathe-Sophie Sassernò s'était révélée de fort bonne heure, à l'âge précisément où Victor Hugo était qualifié par Chateaubriand d'*enfant sublime*. Elle n'avait que quatorze ans lorsqu'elle composa, à l'intention de son père, une romance du *Vieux soldat*. Son dernier recueil, intitulé *Poésies françaises d'une Italienne*, fut publié à Paris avec une préface élogieuse du grand critique Sainte-Beuve. La vie entière de cette aimable femme aux sentiments généreux fut remplie par la poésie et par l'étude.

Joseph Garnier (1813-1881.)

L'économiste Joseph Garnier naquit dans un des villages de la montagne les plus isolés, — puisqu'il n'est encore relié à aucun autre par une route carrossable, — à 1.454 mètres d'altitude, à Beuil, ancienne résidence d'une assez puissante maison féodale, celle des Grimaldi de Beuil qui donnèrent le comté de Nice à la maison de Savoie.

La vie de Joseph Garnier, qui se disait paresseux, sans doute parce qu'il ne se sentait pas ambitieux, fut au contraire celle du montagnard infatigable qui trace son sillon sans relâche, modeste, consciencieux, n'attendant rien que de lui-même et de l'accomplisse-

ment du devoir. Il fut l'artisan de sa fortune, mais ne connut que les moyens honnêtes; le succès vint le trouver plus qu'il n'alla au-devant. S'il fut membre de l'Académie des sciences morales et plus tard sénateur, il le dut au choix spontané de ses pairs ou au vote également spontané de ses concitoyens, qui s'honoraient en élisant le plus digne d'entre eux, pour les représenter.

Il commença ses études à Draguignan, puis les acheva à Paris, à l'école de commerce, où il ne tarda pas à devenir professeur, en attendant qu'il le fût à l'Ecole des ponts et chaussées. C'est dans sa chaire que se détermina sa vocation pour la science nouvelle de l'économie politique à laquelle il se voua pour la vie, avec une parfaite fidélité à ses premières convictions. Il était libre-échangiste, comme le sont volontiers ses concitoyens des Alpes-Maritimes, pays où l'on produit moins qu'on ne consomme, et il lutta, quarante années durant, pour le triomphe de ses idées, soit comme professeur, soit comme publiciste : rien ne put le distraire de cette tâche virile. Plein de confiance dans la liberté, il fut même un apôtre de la paix universelle, à laquelle, dans sa pensée, le libre-échange des produits conduisait nécessairement les peuples ; et, quoiqu'il parût rarement à la tribune, il fut, à la fin de sa carrière, une des lumières du Sénat républicain. « Joseph Garnier, disait au lendemain de sa mort l'*Economiste Français*, — qui avait qualité pour le juger et qui le range parmi les grands économistes du siècle, à côté d'Adolphe Blanqui, son compatriote, et des illustres maîtres de la même école, — a travaillé toute sa vie, et cette vie est un bel exemple de ce que peut une volonté

calme et persévérante, unie à une vive intelligence et à une inaltérable probité. » Un de ceux qui l'ont le mieux connu le dépeint ainsi : « Philosophe aimable et indulgent, il avait un caractère droit, un cœur ferme. Il était simple, facile, profondément sincère, sympathique à la jeunesse, croyant au bien dans le présent et au mieux dans l'avenir. » — L'enfant de Beuil fut dans toute la force du terme un artisan du progrès et un bon citoyen.

III. — ARTISTES

Ludovic Brea (XVe-XVIe siècle).

On ne connaît pas la date de la naissance ni celle de la mort du peintre niçois, Ludovic Brea ; mais on sait qu'il remplit, à Gênes, le rôle de chef d'école, de 1483 à 1513. Seulement, de même que l'école de peinture de Gênes, n'a jamais pu rivaliser avec celles de Milan, de Florence, de Rome, de Venise, de Bologne, de Naples, son fondateur Brea ne rappelle que d'assez loin ses illustres contemporains, le grand maître milanais, Léonard de Vinci, ou le Pérugin qui forma Raphaël, ou Ghirlandajo qui eut Michel-Ange pour élève. A côté des leurs, ses peintures ont un air archaïque ; il abuse des dorures chères aux artistes byzantins et on lui reproche avec fondement la sécheresse de son dessin. Mais ses compositions sont bien entendues, les têtes n'y manquent point de beauté, le coloris y a de la fraîcheur ; toutefois ses toiles sont

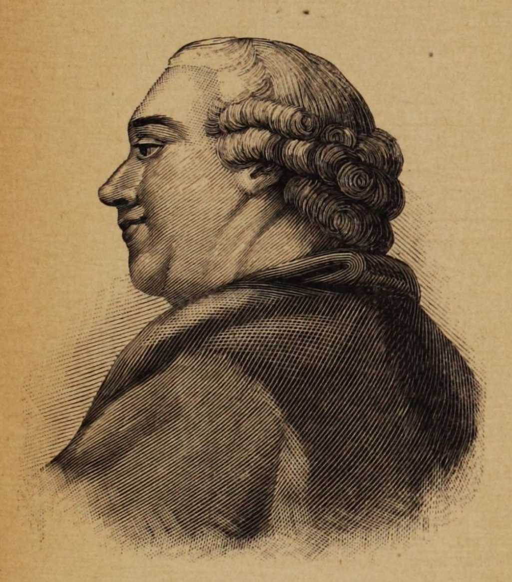
généralement de petite dimension : il y montre plus d'habileté que de puissance.

Charles-André *dit* **Carle Vanloo** (1705-1765).

Les Vanloo, originaires de la Hollande, forment une véritable dynastie de peintres : l'un d'eux, Jacques Vanloo, s'établit en France vers 1660 et appartint à l'Académie de peinture. Son fils Louis venait de remporter un premier prix à cette même Académie, lorsqu'au moment d'en être nommé membre, il fut engagé dans une affaire d'honneur, tua en duel son adversaire, et dut se dérober par la fuite aux conséquences d'un meurtre qui ne comportait pas alors les circonstances atténuantes. Ce fut à Nice qu'il se réfugia ; il s'y maria à la fille d'un sculpteur de cette ville, qui lui donna deux fils, peintres l'un et l'autre, nés à près de vingt ans d'intervalle, le premier, Jean-Baptiste, à Aix en Provence, le second, Charles-André, à Nice, le 15 février 1705. C'est ce dernier qui est demeuré dans l'histoire le plus illustre des Vanloo.

Carle Vanloo trouva dans son frère aîné un bienfaiteur et un maître ; âgé d'à peine un an, il lui avait dû d'échapper à une mort tragique. C'était lors de bombardement de Nice par le maréchal de France Fitz James de Berwick, en 1706 : les parents de Carle croyaient l'avoir mis en sûreté dans une cave, quand une bombe y arriva et brisa en mille pièces le berceau de l'enfant : fort heureusement, Jean-Baptiste, son frère, avait eu le temps de l'emporter avant que la bombe n'éclatât. Carle Vanloo, dit-on, racontait volontiers cette aventure pour expliquer l'antipathie

que lui inspiraient le métier des armes et les gens de guerre, encore qu'il ne fût pas précisément lui-même d'un naturel pacifique et docile. Son éducation ne fut pas, en effet, un médiocre souci pour son frère, qui l'avait emmené à Rome et dont il désertait capricieusement l'atelier, tantôt pour entrer chez un statuaire,



abandonnant ainsi la palette pour le ciseau, tantôt pour s'enrôler dans une troupe d'acteurs nomades en qualité de décorateur. Mais un prix de dessin obtenu à Paris, comme il avait à peine dix-huit ans, et le prix de peinture qu'il remporta l'année suivante, 1724, au concours, l'éclairèrent sur sa véritable vocation et décidèrent de son avenir.

Pensionnaire du roi de France à Rome il s'y conduisit en homme avisé et revenu de bonne heure de ses fantaisies juvéniles : il s'y concilia la faveur de la plus riche clientèle, la protection du célèbre cardinal français Melchior de Polignac et même la bienveillance personnelle du pape. Les commandes ne tardèrent pas à lui arriver même de l'étranger, à telles enseignes qu'il peignit pour l'Angleterre sur la demande de l'ambassadeur, un tableau qui fit grand bruit, *la Femme orientale à sa toilette*. Il en vint rapidement à passer pour le premier des peintres européens. Il eut le très grand mérite de rompre avec le style maniéré qui avait prévalu dans l'école française avec Coypel, et auquel Watteau lui-même avait sacrifié ; mais il est loin, par exemple, au point de vue de l'originalité, de tenir la même place que ce dernier dans l'histoire des peintres célèbres.

Pendant un séjour à Turin, il entreprit pour la cour une série de travaux qui excitèrent une telle admiration qu'à peine achevés la gravure les faisait connaître à l'Europe entière ; et quand, en 1734, il fit sa rentrée à Paris, en compagnie de sa jeune femme, Christine Somis, chanteuse italienne du plus rare talent, ce fut pour y exercer une sorte de royauté artistique : pendant de longues années, les amateurs de peinture et de musique se pressèrent dans ses salons où ils se coudoyaient avec une élite de grands seigneurs français et de princes étrangers. La belle voix de Mme Vanloo-Somis retenait les Parisiens sous le charme de la musique italienne, pendant que l'infatigable pinceau de son mari suffisait à défrayer sans peine un train de maison digne d'un fermier général.

Ce n'est pas toutefois que Carle Vanloo fût préparé

par une éducation bien aristocratique à remplir le rôle de prince de la mode. En dehors de l'art où il excellait, son ignorance était extrême : il savait à peine lire et écrire. Si ses fréquentations avec la haute société romaine ou avec la cour de Turin avaient assoupli ses manières, cette courtoisie acquise n'était que superficielle et sa rudesse naturelle, prudemment contenue dans ses salons, prenait sa revanche dans son atelier. Ainsi, d'après son contemporain Diderot, il ne dédaignait pas les conseils de ses élèves, mais il payait quelquefois leur sincérité d'un soufflet ou d'un coup de pied ; il est vrai que, le premier mouvement de colère passé, il réparait son incartade avec une bonhomie affectueuse et corrigeait avec empressement le défaut signalé sur sa toile par celui qu'il avait rudoyé.

Carle Vanloo, qui avait refusé les avances du roi Frédéric désireux de l'attirer à Berlin, fut nommé en 1762 premier peintre du roi Louis XV : c'était un honneur mérité et qui fut ratifié par l'opinion publique. Il jouissait en effet à tel point de la faveur des Parisiens qu'un jour qu'il reparaissait pour la première fois à la Comédie-Française, après une maladie, toute la salle se leva et applaudit. Nous ne dissimulerons pas toutefois qu'on lui a reproché avec raison d'abuser de son étonnante facilité.

Un de ses ouvrages les plus connus est un tableau où il s'est représenté peignant sa fille, au milieu de la famille réunie. Cette enfant, née de deux artistes, était d'une nature affinée à l'excès et d'une beauté qui ne semblait point participer de la fange terrestre. Elle passait son temps à lire et à rêver. « Un jour, raconte M. Arsène Houssaye, plus pâle et plus triste

encore que de coutume, elle descend à l'atelier; n'y voyant pas son père, elle s'asseoit dans son fauteuil, prend un crayon, et se met à dessiner machinalement sur la toile préparée. Le père l'avait suivie : il s'approche en silence, et regarde. Il recule d'effroi en voyant la figure qu'elle venait de tracer : c'était la Mort, et la Mort avec ses propres traits, vaguement indiqués, mais bien reconnaissables à l'œil d'un père : — « Enfant, lui dit-il, cachant ses larmes sous un rire forcé, ce n'est point par là qu'on commence; je vais te donner une leçon. » Il s'assied à sa place, prend la sanguine, et, en quelques minutes, l'odieuse figure est transformée : la bouche sourit, les joues rougissent, les cheveux flottent, les contours s'arrondissent; ce n'est plus la Mort, mais l'Amour : — « Eh bien ! regarde maintenant, fit le pauvre peintre; n'est-ce pas cela? — Non, » répondit-elle, en penchant la tête. Et, comme elle devenait plus pâle, Carle la prit dans ses bras et l'emporta dans la chambre de sa mère, tandis que la jeune fille criait, tout égarée : « La mort! la mort! » Le délire la prit et elle mourut quelques jours plus tard. »

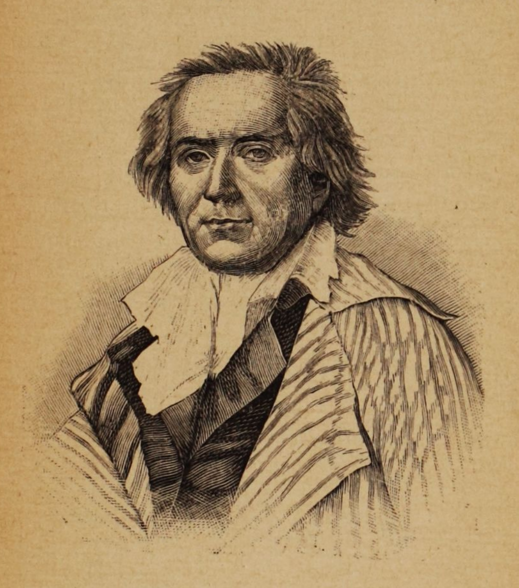
Carle Vanloo se se remit jamais du coup que lui porta la mort de cette fille aimée tendrement : ni un séjour à Nice où il vint chercher, dans le réveil de ses impressions d'enfant, une diversion à sa douleur, ni le travail acharné auquel il se livra ensuite pour s'étourdir, ne purent lui rendre le calme qu'il avait perdu. Il mourut d'un coup de sang dans sa soixante et unième année.

Fragonard (1732-1806).

La ville de Grasse revendique l'honneur d'avoir

vu naître le peintre célèbre Honoré Fragonard, que certains biographes font cependant originaire de Paris. Elle a donné son nom à un boulevard ainsi qu'à une promenade et placé son buste à l'entrée du jardin public.

Fragonard passa sa jeunesse à Paris; sa vocation



artistique s'étant révélée de bonne heure, il y reçut d'abord les leçons d'un grand maître, Chardin. Toutefois, le talent sain et vigoureux de celui-ci eut sur lui moins d'influence que l'exemple de Boucher, le peintre mondain, dont l'œuvre, fort remarquable du reste, est l'expression si exacte de la frivole et spirituelle société aristocratique du XVIII[e] siècle.

On sait que depuis Louis XIV, les jeunes peintres

français, lauréats de l'Académie de Paris, étaient envoyés à Rome. « Ils y sont conduits et entretenus, dit Voltaire, aux frais du roi; ils y dessinent les antiques; ils étudient Raphaël et Michel-Ange ». Fragonard, à la suite d'un concours, fut de ces heureux élèves; mais, comme il était arrivé à Boucher, trop maniéré pour goûter la grandeur sévère de l'art classique, Fragonard, en présence des chefs-d'œuvre des grands maîtres italiens, éprouva plus de surprise que d'admiration : il trouvait ces peintures tristes et monotones; l'énergie de Michel-Ange surtout le déconcertait. Cependant il rendait justice à Raphaël : « En voyant les beautés de Raphaël, écrit-il, j'étais ému jusqu'aux larmes, et le crayon me tombait des mains ». Il préféra, en conséquence, prendre pour guides des modèles d'une mo ins désespérante perfection.

Rentré à Paris, il ne tarda pas à devenir le peintre à la mode. C'est ainsi qu'entre autres nombreuses commandes, il fut chargé de la décoration de l'hôtel construit à la Chaussée d'Antin par une célèbre danseuse, Mlle Guimard. Il l'avait représentée elle-même sous les traits et avec les attributs de la muse de la danse, Terpsichore. « Les tableaux étaient encore inachevés, lisons-nous dans une page citée par le biographe Robert Reboul, quand elle se brouilla avec le peintre; elle en choisit un autre. Fragonard, curieux de savoir ce que devenait l'ouvrage entre les mains de son successeur, trouva le moyen de s'introduire dans la maison. Apercevant dans un coin une palette et des couleurs, il imagine sur-le-champ le moyen de se venger. En quatre coups de pinceau, il efface le sourire des lèvres de Terpsichore et leur

donne l'expression de la fureur, sans rien ôter d'ailleurs au portrait de sa ressemblance, quoiqu'il eût également touché aux yeux. Cela fait, il se sauve au plus vite, et le malheur veut que M[lle] Guimard arrive elle-même quelques moments après avec plusieurs de ses amis qui venaient juger les talents du peintre. Quelle n'est pas son indignation, en se voyant défigurée à ce point! Mais plus sa colère éclate, plus la caricature devient ressemblante. » On pense si l'anecdote fit du bruit dans le Paris mondain du temps et si Fragonard eut les rieurs de son côté !

Le tort d'un peintre si bien doué fut d'aimer les succès faciles et de dépenser son génie à des œuvres légères. Plusieurs de ses toiles sont à Grasse chez un membre de sa famille : elles sont relatives à la jeunesse de Louis XV; il les peignit pendant un séjour dans cette ville. Fragonard était arrivé à la fortune par ses succès d'artiste : la révolution de 1789 le ruina. Il peignit peu pendant la grande tourmente qui avait bouleversé son existence. Au lendemain, le genre auquel il s'était adonné ne jouissait plus de la même faveur, l'admiration publique allait à David et à son école. D'ailleurs il semble bien que le talent de Fragonard s'était épuisé; il connut la misèse et même, dit-on, la faim; il mourut obscurément en 1806.

La femme de Fragonard, qui était originaire de Grasse, cultiva, elle-aussi, la peinture. Quant à son fils, Alexandre-Evariste, né à Grasse en 1780, mort à Paris en 1850, peintre et sculpteur d'un grand mérite, il n'eut pas la célébrité à laquelle il pouvait prétendre : pendant toute sa carrière, il fut contrarié par les variations du goût public et par les événe-

ments politiques qui s'opposèrent à l'achèvement de grands travaux que lui avaient commandés les gouvernements déchus. L'art de la lithographie lui doit une partie des progrès qu'il a faits en ce siècle.

Ses petits-fils, Théophile et Honoré, l'un peintre, l'autre sculpteur, ont continué les traditions de la famille. Le premier est l'un des peintres attitrés de la manufacture nationale de porcelaines de Sèvres d'où sortent tant d'œuvres d'un prix inestimable.

IV. — ADMINISTRATEURS ET HOMMES POLITIQUES

François de Théas, comte de Thorenc (1719-1794.)

Le nom du Grassois Thorenc, qui fut maréchal de camp et comte du Saint-Empire, a l'heureuse fortune de se présenter à la postérité sous les auspices du plus considérable des écrivains allemands, Goëthe, qui l'avait connu étant encore enfant et qui a consacré à ce souvenir une page de ses Mémoires. C'était lors de l'occupation de Francfort-sur-le-Mein par les Français, en 1758, pendant la guerre de Sept ans. Thorenc qui, en sa qualité de lieutenant du roi dans cette place, était chargé de régler les différends entre soldats et bourgeois, était logé dans la famille de Goëthe : or il s'acquitta de ses délicates fonctions non comme un soudard en use en pays conquis, mais avec un tact et une loyauté qui firent sur l'imagination de l'enfant-prodige une telle impression qu'il

en est resté le plus français des Allemands : « La conduite du comte de Thorenc, dit Goëthe, fut exemplaire. » Ajoutons, pour corroborer le témoignage de Goëthe, que si le comte de Thorenc fut élevé à la dignité de Comte du Saint-Empire romain, ce fut sur une démarche expresse du sénat de Francfort, reconnaissant de son administration, auprès de l'empereur François Ier. — Thorenc qui avait pris sa retraite comme maréchal de camp en 1783, mourut à Grasse, onze ans plus tard, au plus fort de la tourmente révolutionnaire.

Maximin Isnard (1758-1825).

Isnard était le fils d'un riche parfumeur de Grasse. Il fut représentant du peuple à l'Assemblée législative de 1791 et, l'année suivante, à la Convention nationale. Révolutionnaire impétueux à ses débuts, il n'en devint pas moins, plus tard, baron de l'Empire, et, bien qu'il eût voté la mort de Louis XVI, sa conversion aux idées conservatrices parut assez sincère, sous la Restauration, pour lui valoir d'échapper à la proscription générale qui atteignit alors les *régicides*; pendant que les Carnot, les David et tant d'autres mouraient en exil, Isnard s'éteignait paisiblement à Grasse, en 1825. Isnard, a écrit un de ses amis les plus intimes, « entraîné par une imagination exaltée, n'avait pas de ténacité et revenait facilement de ses opinions comme de ses emportements. » C'était d'ailleurs, dans sa mobilité, un homme de bonne foi, victime de son imagination, et il fut un des tribuns les plus en vue de la Révolution française : c'est à ce titre qu'il appartient à l'histoire.

Lors des réunions publiques qui précédèrent les élections aux Etats-Généraux de 1789, son langage

enflammé avait à ce point irrité la noblesse de Provence qu'elle le déféra au Parlement d'Aix, lequel le condamna, sans hésiter, à la pendaison, par contumace, heureusement, car il en fut quitte pour une retraite prudente de quelques mois. Mais il ne tarda pas à prendre sa revanche et il se remit de plus belle à la propagande révolutionnaire, se faisant une renommée de véhémence oratoire qu'il tint à honneur de soutenir par son attitude à la tribune de l'Assemblée Législative et de la Convention. Personne ne poussa plus loin que lui l'invective contre les prêtres et les émigrés :

« La religion, s'écriait le tribun disciple des philosophes du XVIIIe siècle, est un instrument avec lequel on peut faire beaucoup plus de mal qu'avec les autres : ainsi il faut traiter ceux qui s'en servent beaucoup plus sévèrement ; il faut chasser de France ces prêtres perturbateurs : ce sont des pestiférés qu'il faut renvoyer dans les lazarets de Rome et d'Italie. La loi, voilà mon Dieu ; je n'en connais pas d'autre ! »

A une époque de calme relatif comme la nôtre, on s'étonne de ce ton violent d'un orateur qui prétendait faire figure d'homme d'Etat.

L'histoire a surabondamment prouvé quelle fut l'erreur de nos conventionnels, lorsqu'ils crurent abattre pour jamais la royauté en France, en faisant tomber la tête de Louis XVI. Tandis qu'une bonne partie du groupe des Girondins, avec lequel Isnard votait d'ordinaire, proposait d'en appeler au peuple, dans l'espérance qu'une condamnation à mort ne serait pas ratifiée, le député de Grasse fut du parti des inexorables ; voici dans quels termes il motiva son vote :

« Dans l'Assemblée législative, j'ai dit à cette tribune, que si le feu du ciel était dans mes mains, j'en frapperais tous ceux qui attenteraient à la souveraineté du peuple. Fidèle à mes principes, je vote pour la mort. »

Quelque temps après ce vote, Isnard se trouva président de la Convention nationale, au moment même où ses amis, les Girondins, étaient menacés par le parti de la *Montagne* qui s'appuyait sur la Commune de Paris. Celle-ci accusait les Girondins, républicains modérés, de vouloir soulever la Province contre la capitale, plus hardie dans ses revendications révolutionnaires. Isnard défendit courageusement ses amis et tint tête avec une énergie louable à une députation de la Commune qui prétendait enjoindre ses volontés aux représentants de la nation tout entière; mais son défaut de sang-froid le trahit dans cette circonstance de la manière la plus regrettable, lorsqu'il prononça cette parole insensée qui sembla, pour des esprits prévenus, comme un aveu des desseins secrets attribués à des hommes que leur patriotisme éprouvé eût dû défendre contre de pareilles imputations :

« Si jamais la Convention était avilie, je vous le déclare au nom de la France entière, Paris serait anéanti ! Bientôt on chercherait sur les rives de la Seine si Paris a existé. »

Peu après, il dut abandonner le fauteuil de la présidence, fut mis hors la loi, et n'échappa qu'à grand'-peine aux émissaires du Comité de Salut public dont il avait été l'un des organisateurs. Quand le 9 thermidor, en envoyant à l'échafaud Robespierre et ses amis, eut mis fin à la Terreur jacobine, Isnard reprit sa place à la Convention avec Blanqui et les autres

partisans des Girondins, qui avaient échappé à la proscription. C'était le moment où la contre-révolution s'essayait à prendre sa revanche. Isnard, aigri par la disgrâce, sympathisait avec elle. Il fut envoyé dans le Midi pour faire une enquête sur les excès des terroristes ; mais il outrepassa singulièrement son mandat en prenant parti pour les énergumènes de l'autre camp auxquels il tint, assure-t-on, ce langage qui est bien dans le ton de son éloquence habituelle, sinon dans le sens de ses convictions antérieures :

« Si vous n'avez pas d'armes, fouillez la terre, prenez-y les ossements de vos pères et servez-vous-en d'armes contre les terroristes ! »

Dès lors, bien qu'il ait fait partie du Conseil des Cinq-Cents jusqu'en 1797, son rôle politique est fini : il n'appartient plus qu'à l'histoire anecdotique qui s'occupe surtout des tout petits côtés des hommes célèbres. Isnard, d'après ce qu'elle raconte, était atteint d'une infirmité assez rare en France, et notamment dans le Midi, que les médecins appellent la *boulimie*, sorte de gloutonnerie maladive qui ne fait pas mourir, mais qui ne laisse pas d'être incommode et coûteuse.

Il paraît difficile de concilier le désintéressement des convictions inébranlables avec les exigences d'un pareil estomac. S'il n'avait souffert que moralement pendant les mois cruels de sa proscription, peut-être Isnard n'eût-il pas si aisément « brûlé ce qu'il avait adoré et adoré ce qu'il avait brûlé ! »

FIN

IMP. NOIZETTE, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS.

